

38



LES FOUS

OU

LA VIE A OUTRANCE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

ÉDOUARD PLOUVIER

RÉPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE, LE 16 SEPTEMBRE 1862

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

GILBERT D'ARMEROY	M ^{lle} . DERRINER.	US NORRISSE	LOUIS.
M. DE SAINT-POL	LEKESER.	MARG.	ULRIC.
NOËL	LAVOIS.	U ^e DORVILLE	VARROUS.
M. MATHIEU	FÉVILLE.	MADELEINE ROUSSEAU	VICTORIA.
M. RANTY	KIDE.	ESTHER	FRONTIN.
M. ROUSSEAU	DERTAL.	MADAME DE GRANDBEL	M ^{lle} . C. MONTAGNE.
HECTOR DE PONTVIEUX	DIEBONNE.	COLETTE	M ^{lle} . CÉCILE-LESSER.
FÉROL	FRANCO.	HERMINE RANTY	M ^{lle} . ALBERT.
M. D'ANDIMON	BLAISE.	MADAME DE D'URAND	GACOLIN.
LE COMTE DE GRANDBEL	GILBERT.	MADAME DAVIN	GROGOL.
EN INCOGNITO	BLONDEL.	BLANCHE	DESARDIN.
VERTOUD	VICTORIA.		

— Tous droits réservés —

ACTE PREMIER

Chez Rousseau, entre le Maître et Sainte-Adresse

L'intérieur d'un pavillon d'été, par une grande fenêtre, au fond, on voit, au delà d'un jardin, la campagne et la mer. — Portes latérales. — A droite, chaise longue avec glace. — En face, un grand portrait : celui de M. Rousseau. Au-dessous, un piano fermé. — Sur une table, placée au milieu, des livres, des albums, quelques objets d'art. — Un dînant. Aspect confortable et élégant à la fois.

SCÈNE PREMIÈRE

ROUSSEAU, GILBERT, puis COLETTE.

ROUSSEAU, assis à droite, près d'un grand. Qu'es-tu donc, Gilbert? Tu es soucieux!

GILBERT, assis près de la table. Mais non, parais!

ROUSSEAU. Mais si, et ce n'est pas d'aujourd'hui... Tu es triste même!

GILBERT. Moi, triste?... Par exemple!

COLETTE, entrant, à Rousseau: elle est en costume de paysanne normande. C'est une carte qu'un monsieur, qui est entré chez nous par le côté de l'usine, fait remettre à monsieur...

ROUSSEAU. Donne.

COLETTE. Et qu'il m'a dit de vous dire qu'il viendrait vous voir dans la journée.

ROUSSEAU. Merci, Colette. (Colette sort; R. H.) — Félix d'Andimion.

GILBERT. M. d'Andimion, tu m'en as déjà parlé, je crois?

ROUSSEAU. Comme d'un beau vivant, n'est-ce pas? Oui, oui, chasseur célèbre, hardi sportsman, grand amateur de soupers galants! mais il doit être un peu vaniteux, car il avait quelques années de plus que moi! et...

GILBERT. Et il s'est les garder. Mais quel rapport entre un tel homme et M. Rousseau, ingénieur-mécanicien au Havre!

ROUSSEAU. D'Andimion est un de mes vieux camarades. Il sera

venn aux régnies qui ont eu lieu au Havre, dans ces derniers jours... Alors Gilbert, tu n'es aucun sujet de tristesse?...
 GILBERT. Si, en idée. Et moi, parrrain, sais-tu mon âge, à moi?

Me voilà vingt-trois ans! Sais-tu qu'à cet âge-là, il y a des hommes qui ont eu plusieurs passions!

ROUSSEAU. Je crois bien! et éternelles même!

GILBERT. Ça! moi on dirait que tu te moques de moi; tu me percuteras pourtant bien d'aimer, peut-être, à mon tour! attendras-tu que j'aie cinquante ans?

ROUSSEAU. Non! pas! non! aime moi comme garçon, aime! mais... (s'écroulant) le plus sûr... c'est peut-être encore de se marier de bonne heure...

GILBERT. Sous apprentissage?

ROUSSEAU. Sans l'arrêter. Pourvu qu'on trouve une femme... ah! dame!... mon garçon, une femme!...

GILBERT. Tranchons le mot: il faut trouver la femme philosophe! mais, pour la trouver, il faut la chercher et... ça ne fait penser à une chose... (il approche sa chaise des guéridons.)

ROUSSEAU. Voyons!

GILBERT. Je sais que tu as une fille, toi, parrrain, qui s'appelle Madeleine, une fille que je ne connais pas, et dont tu ne parles jamais, mauvais-père! Pourquoi ça? Et d'abord, où est-elle, ta fille? l'as-tu tuée, dis, pour me venger toutes tes tendresses?... A voir comment tu m'as, on le croirait!

ROUSSEAU. Ma fille est en Russie.

GILBERT. En Russie! Tout bonnement, tu ne l'aimes pas.

ROUSSEAU. Moi? (Se levant, et d'un ton plus sérieux.) Quand ma chère Madeleine sortit du couvent... je t'as encore à Sète-berbe; toi, ton père y avait été élevé, comme moi, et c'est là aussi qu'il voulait payer les études de son frère de lait, ce professeur de Noël...

GILBERT. De ce pauvre Noël qui quitta Sainte-Berbe pour la bohème de Paris, et la bohème pour l'Université, où il fait la chaise à l'or... Mais pardonnez-moi la bêtise...

ROUSSEAU. Le jour où la pauvre enfant entra dans la maison natale, ce fut pour voir mourir sa mère. Ma sœur, une unique parente, mariée à Pétersbourg, me pria alors de lui confier sa nièce pour quelques années... J'hésitais, mais, en comparant la vie qu'on mène ici, où il n'y a que des boîtes, à celle qui attendait mon enfant près d'une autre mère, je consentis.

GILBERT. Et tu fis bien; mais est-ce que Tédée ne t'est jamais venu de nous aimer, et toi aussi?

ROUSSEAU. Ma foi, non, les mariages arrangés d'avance, ça n'entre pas dans mes idées, ça m'ennuie toujours... D'ailleurs, ma fille n'est pas en femme qu'il le faut.

GILBERT. Pardon, je suis indiscret, moi. Il y a peut-être là un plan de la maison Rousseau et compagnie... peut-être gardes-tu ta fille pour quelque ue de la compagnie à qui tu laisses la maison.

ROUSSEAU. Non, tu n'y es pas... La compagnie, Gilbert, c'est toi.

GILBERT. Moi?

ROUSSEAU. Eh! mon Dieu, où si mon usine et prospèrent m'a permis d'y joindre une fonderie; si mes fourneaux et mes machines ont vu aujourd'hui deux cents familles, je le dois aux capitaux qui à sa mort ton père me confia, en me confiant la tienne, et que le travail a décapités. Vous êtes donc mon associé, monsieur le comte, mon seul associé!

GILBERT. Comme tu es bon, toi!...

ROUSSEAU. Je ne sais pas, mon enfant; mais je sais combien tu m'es cher! Je ne voulais pas faire de toi un homme obscuro, un mécanicien comme moi; je t'ai laissé l'école, en attendant son développement de tes riches facultés, de choisir la voie où la pourrais les exercer le mieux. Ar-je bien fait?

GILBERT. Ça n'est pas la même. Ah!... oui, c'est vrai là-bas, à l'autre bout du jardin (il se lève et remonte vers la fenêtre), l'usine qui fume, les maréchaux sœurs, les bœufs-fourreaux qui flambent, et, dans un coin, un bureau modeste d'un des maîtres de l'industrie! met tout en mouvement... ici, le luxe et l'aisance que la forge a gagnés!

ROUSSEAU. Remontez. Là-bas, l'ingénieur, le bourgeois, le patron; ici, le garçon d'une vieille maison fautive, un lettré, un artiste, un saint... (il s'assoit à son guéridon et s'embrasse.)

GILBERT. Qu'as-tu donc, parrrain, à ton tour? Le jour où j'ai failli me bruler dans les mécaniques, tu ne m'as pas oublié pour tout!

ROUSSEAU. Non. Ah! mon ami! c'est qu'il me semble que je vais te perdre!

GILBERT. Me perdre!

ROUSSEAU. Me perdre. J'ai eu beau doré la cage, l'oiseau va s'envoler, et, si je ne lui ouvre pas la porte, maintenant qu'il a bec et ongles, il est capable de briser les barreaux.

GILBERT. Viens! Je ne serai jamais capable de te causer un chagrin!

ROUSSEAU. Tu ne sais pas! (Mouvement de Gilbert.) Sais-tu seulement ce que tu veux!

GILBERT. Je veux vivre.

ROUSSEAU. Oui, oui!... je te comprends bien, va! viens à Paris!

GILBERT. Oui, parrrain. Tu m'as fait comprendre que si non te remplace pas un homme, et tu m'as fait apprendre beaucoup... mais, ici, rien ne m'éclaire sur mon aptitude la plus réelle. Je suis ton portrait, j'ébauche une statue, je peins même dessein une machine pour la maison; mais ce qui me sollicite souverainement, je ne puis le dire encore. A Paris, ma vocation éclatera. Oh! Paris! drôle, charmant, noble, paradisium! géométrie, capitale, Paris, tête du monde!

ROUSSEAU. Pédale, mon enfant! Sais-tu ce que ça veut dire, ton élan lyrique!... Que tu as envie de l'aimer! Eh bien, sa t'annuie!

GILBERT. oui. Quoi! tu consens?

ROUSSEAU. Ve à Paris; mais laisse-moi t'y conduire, t'y installer moi-même... Et puis je reviendrai t'attendre ici... Tâche d'y revenir, toi, aussi loyal, aussi brave, aussi pur que je le suis! Il contre mon cœur...

SCENE II

LES MÊMES, COLETTE, puis NOËL.

COLETTE. Je sais. Monsieur, monsieur Gilbert! vous ne vous duiriez pas! ah! pour ça, non! mais c'est lui, il est revenu, je vous l'annonce.

ROUSSEAU. Mais qui donc?

COLETTE. Je vous dis que vous ne me croirez pas! mais c'est bien lui, peut-être le voilà!

NOËL. Personne ne fond à gauche. Eh! oui, c'est moi!

ROUSSEAU et GILBERT. Noël!

NOËL. Noël lui-même... Eh! embrassons-nous!... Sacrament! que ça fait donc plaisir de se revoir! Tu as pris du corps, toi, mon petit Gilbert... Et te n'en as pas plus horrible à voir!

ROUSSEAU. A-moyez-vous donc! avez-vous dégringé?

NOËL. Non! j'avais fait vu hier de ne plus manger qu'à France.

ROUSSEAU. Colette. (Il lui parle bas; elle sort.)

GILBERT. Te voilà!

NOËL. Enivrément! Je débarque, mes enfants, je débarque! d'y a une lettre, je serais bien revenu par Liverpool; mais, en passant à Gilbert, j'ai pensé à la maison. Rousseau et compagnie du Havre, et j'ai dit: « C'est là qu'il faut s'arder! »

ROUSSEAU. Bien raisonné.

NOËL. N'est-ce pas? Et comment va-t-on ici? Bien? les diex vous protègent? j'ai bien leur devoir; bravo, les diex! Mes diex donc, parrrain, c'est superbe, vos constructions! vous avez encore agrandi tout ça! Doit-on pousser là dedans!... C'est tendant pour moi!... Enfin!

ROUSSEAU. Combien y a-t-il que vous êtes parti?

NOËL. Deux ans.

GILBERT. Déjà!... Est-ce content?

NOËL. Ravi!... mais il faudra me prêter de quoi payer ma place jusqu'à Paris. Je n'ai pas un seul million sur moi... que diex un million? je n'ai pas dix sous.

GILBERT. A ton service.

ROUSSEAU. Ainsi, cette terre où l'or pousse!...

NOËL. Il n'y en avait déjà plus. C'est tant demandé! Mais n'importe! j'ai bien fait de partir; c'est si bon de revenir!

GILBERT. Tu nous restes quelques jours, hein, Noël? et puis nous partons ensemble; le parrrain me mène à Paris.

NOËL. Bah!

ROUSSEAU. Outil Gilbert le veut.

NOËL. Eh, bien, nous nous rencontrerons. Mais je ne puis pas vous attendre, moi; j'ai trop de hâte de revoir Paris, et j'y cours! à l'heure après déjeuner, ça sera mon dessert! il faut que j'aie touché l'argent de mon héritage, d'ailleurs!... Je suis le saint Thomas des héritiers, moi, voyez-vous quand je foudroye, je croirai.

ROUSSEAU. De qui hérites-tu donc?

NOËL. Eh! qu'il vous ne savez pas que le notaire m'a écrit, et que c'est ça que mon père, et que je suis riche, et que j'y vais pour tout ça! travailler! Voici l'adresse: tu es un parrrain, toi, Gilbert, et parrrain comme lui, autant dire parrrain! moi, je n'en ai pas un cent, négocier et qui s'appellent Calibotte. Bah! je l'aurais tout de même. Une habitude à lui, bien qu'il fût riche, c'était de ne me donner jamais rien. Ah! ah!... il ne donnait... des conseils... et, comme ils étaient bons, je les suivais pas. Que de fois il m'a dit: « Tu brules ta chandelle par les deux bouts!... » L'année dernière j'en ai fait pas moins de chandelle! De temps en temps, il voulait me faire apprendre son commerce, l'écriture! C'est le com-

ROUSSEAU. Eh quoi ! la comtesse?...
de GRANDBEL. Je l'adore, mon ami, elle fait tout mon bonheur, etc.

ROUSSEAU. Et elle fera votre ruine peut-être ! Mais pardieu vous avez compté sur moi ? Vous avez eu raison et... (D'un air de pitié.) Ma chère Louise, je vous confie à mon pupille. (A M. de Grandbel.) Venez, mon ami, venez chez moi.
DE GRANDBEL. Allons !... (Ils sortent par la droite.)

SCÈNE V

GILBERT, LOUISE.

GILBERT, après une courte hésitation. Me ferez-vous l'honneur d'accepter mon bras, madame, pour faire un tour de jardin ? Je serais trop heureux de cueillir un bouquet pour vous.

LOUISE, un peu étonnée. Merci, monsieur ; je vous avouerai que je suis déjà brisée de fatigue.

GILBERT, lui assurant un fauteuil. Reposez-vous, madame, je vous prie ! (Elle s'assied.)

LOUISE, regardant le piano. Êtes-vous aussi musicien, monsieur d'Armeroy ?

GILBERT. Si je le suis, madame, je dois l'être moins que vous ! Louise. Dites donc, vous aurez plus de chances de dire vrai... La musique a été un de mes grands plaisirs ; mais, depuis mon mariage, le monde m'a peu à peu enveloppé, et, aujourd'hui, hélas ! j'appartiens au monde.

GILBERT. Et il vous appartient. Le monde est bien heureux ! Louise. Vous croyez... La vérité, c'est que partout on semble être d'accord pour imiter mon mari, en me plaignant comme un enfant malade, en me faisant croire qu'il m'est prouvé de tout vouloir, si bien que, par habitude, souvent, j'écoûte.

GILBERT. C'est votre droit.

LOUISE. Il faut que je le dise, d'ailleurs, ma constante préoccupation, c'est de fuir la solitude, elle m'effraye, elle me fait songer à l'abandon, et l'abandon, pour moi, ce serait la mort.

GILBERT. Pourquoi songer à l'impossible ?

LOUISE. Aussi, parfois, monsieur, j'y pense, à ces beaux-arts que vous aimez ; ce sont de charmantes distractions ; mais je ne peux leur donner que des regrets.

GILBERT. Ne regrettez rien, madame ; tous les arts ont pour objet de rendre un cube aux dix-sept adonis de tous, comme... la Beauté, l'Amour ; on ne peut pas être en même temps le prêtre et l'idole.

LOUISE, se levant. Ah çà mais... pardonnez-moi, monsieur... Tout à l'heure, vous vouliez me cueillir un bouquet... (Appelle.) Vous-même ! Et voici qu'on dirait que... vous savez parler aux femmes ! Soyez franc : vous n'avez jamais vécu à Paris.

GILBERT. C'est vrai, madame.

LOUISE. A la bonne heure ! je vous trouvais quelque chose de... de...

GILBERT, se levant. D'original.

LOUISE. D'original, oui, vraiment !... Eh bien, monsieur, vous n'avez rien de Marbel ; je ne sais pas si j'ai quelque chose d'une servante, et je ne vous dirai pas que vous serez sûr ; mais... plus je vous écoute, plus je me rends compte de vos chances de réussir dans le monde, et plus aussi je suis certaine d'être prophète en vous disant... (avec coquetterie.) Faut-il vous le dire ?

GILBERT. Oh ! parlez, madame !

LOUISE. Monsieur le comte Gilbert, votre place est à Paris. N'oubliez pas que la première maison où vous trouverez bon accueil, c'est à l'hôtel de Grandbel.

GILBERT. C'est vous qui m'en ouvrez les portes, madame ; comment pourrais-je l'oublier ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROUSSEAU.

ROUSSEAU, entrant précipitamment à Louis. Mon enfant, le comte vous attend pour vous ramener vite à Paris. Il prie Gilbert de l'excuser s'il lui envoie ses adieux par moi. Moi aussi, chère Louise, j'ai besoin que vous me pardonniez ; je devrais vous retenir... mais votre mari n'est pas plus pressé de partir que moi, de mon côté...

GILBERT. Pourquoi donc ?... J'aurai du moins l'honneur de conduire madame.

ROUSSEAU. Non, non ; madame nous pardonnera. J'ai à te parler, et le temps presse !

LOUISE. Bien, bien, mon ami ; embrassez-moi, et je pars. (Beaucoup d'embrassements et passe son bras sous le sien pour le mener jusqu'à la porte.)

GILBERT, s'adressant. Adieu, donc, madame.

LOUISE, sur le seuil. Non, non, au revoir ! (Gilbert salu de nouveau ; elle disparaît par la gauche.)

GILBERT. L'adorable femme ! oh ! je la reverrai bientôt ! (A

Rousseau, qui rentre et met un paletot que lui apporte un domestique.) Que veut donc dire ton habit de voyage, parait-il ? Est-ce que nous partons déjà pour Paris ?

ROUSSEAU. Non, Gilbert, ce n'est pas cela ; il ne peut plus être question de cela quant à présent.

GILBERT. Qu'arrive-t-il donc ?

ROUSSEAU. La dépêche que j'ai reçue m'annonce qu'une maladie grave a frappé le mari de ma sœur ; que, par suite, le désordre s'est mis dans ses affaires, et qu'il y a à craindre... Ma sœur réclame ma présence, et, croyant que seul je puis tout sauver, elle me conjure de partir sans perdre une heure. Pardonnez-moi, cher enfant, mais, avec ma fille et moi, ma sœur est ce que j'aime le plus au monde...

GILBERT. Embrassez-moi !

ROUSSEAU. Impossible ! Il faut que la me remplacent ici de ton mieux. J'ai prévenu Vertoulet le premier contre-maître, tu lui donneras l'argent nécessaire pour qu'il t'asse ce soir la paye de la quinzaine ; voilà le bordereau.

GILBERT. Sois tranquille !

ROUSSEAU. Voici une lettre pour le bon Renaud, notre banquier. C'est une délégation de ma signature et la faveur, afin que tu puisses prendre chez Renaud l'argent nécessaire si mon absence se prolongeait... Allons, je prends le train d'onto heures, il faut nous quitter.

COLETTE, entrant. Le voilà, ce M. d'Andimion.

ROUSSEAU. Fais entrer ici... Bécassine, Gilbert, et excuse-moi en lui disant... la vérité ! Moi, de peur qu'il ne me retienne, je vais passer par là. (Il montre la gauche.) Allons ! écris-moi souvent !

GILBERT. Adieu donc ! Sois absent le moins de temps possible etc... (Il disparaît un moment par la gauche en laissant Rousseau ; Colette reparait par la droite pour introduire M. d'Andimion. Celui-ci est un valet d'une grande distinction ; mais ce n'est pas tout de suite qu'on reconnaît en lui un vicieux, car il a grand, en ses vêtements même un peu, les façons et la mine d'un jeune homme de vingt ans.)

SCÈNE VII

COLETTE, D'ANDIMION, puis GILBERT.

COLETTE. Si monsieur veut bien attendre un moment... D'ANDIMION, impatient. Avec toi, noblesse rustique !

COLETTE. Oh ! non, monsieur, avec vous ! (A part, en se retirant par la droite.) Il embaumera l'espace comme une vraie procession.

D'ANDIMION, regardant. Ce n'est pas mal ici ça manque de modèles pourtant, de deux-trois. Ah ! son portrait, à ce bon Rousseau ! Ressemblant, mais rajouté. Rousseau doit être bon aloué d'une vingtaine d'années au moins.

GILBERT, entrant, saluant. Monsieur ! (Rousseau à la porte à droite.)

Colette, fais donc entrer M. d'Andimion, ma fille !

D'ANDIMION. Mais, pardon, monsieur... M. d'Andimion, c'est moi.

GILBERT, saluant encore. M. d'Andimion fils, sans doute : excusez mon erreur, monsieur ; c'est M. d'Andimion père que l'on s'attendait à voir ici.

D'ANDIMION, se défilant. Mais je n'ai pas de fils, monsieur, et je suis seul à porter mon nom... Ah ! ah ! c'est drôle, l'erreur ! c'est très-drôle ! c'est fort même ! c'est passionnant ! Mais c'est le père Rousseau, monsieur, que, moi, je m'attendais à voir.

GILBERT. Mon tuteur, oui, monsieur ; mais...

D'ANDIMION. Ah ! il est votre tuteur ? Je vous en félicite, monsieur ; ne me ferez-vous pas l'honneur de me présenter vous-même son pupille ?

GILBERT, saluant. Gilbert d'Armeroy, fils unique du feu comte Georges d'Armeroy.

D'ANDIMION. Ah ! ah ! je suis trop jeune pour avoir connu le père : enchanté de connaître le fils !

GILBERT. Maintenant, monsieur, que j'ai qualité près de vous, permettez-moi d'excuser mon tuteur. Une dépêche, reçue il y a une heure, l'a forcé de partir précipitamment. (Il lui montre sa grise, il s'assied.)

D'ANDIMION. Oh ! très-bien ! J'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Je suis même presque heureux de cette absence, puisqu'elle me fait faire connaissance avec un homme de mon monde et de... dirai-je de mon âge ? Eh ! non Dieu, cela me tennait vraiment, quelques années de plus ou de moins...

GILBERT. Mais, je vous prie, monsieur, si cela doit hâter des relations désirables pour moi...

D'ANDIMION. Vous êtes tout à fait charmant ! et il est impossible que je ne sois pas bien vite votre ami. (Jouet avec son mouchoir.) Ah ! non cher... — Gilbert, n'est-ce pas ? Oui ?... — mon cher Gilbert ! sachez-vous ce qui m'a vieilli si rapidement ? car je parais plus que mon âge, moi. Les passions, mon cher ! (Souriant.) Qu'est-ce que vous regardez ? Ce mouchoir brodé avec dentelles. Il n'est pas à moi. Les miens sont brodés, mais sans dentelles. Qu'est à celui-ci ? Mais non, non. Ce sera désolé qu'on me prit pour un

fat. Je ne compromettis pas la femme qui a brisé cela dans mes mains.

COLETTE, rentrant. Un billet pour M. d'Andrion !

D'ANDRION. Tiens !... Formetiez-vous ? (ils se lèvent.)

GILBERT. Je vous en prie !

COLETTE, bas, à Gilbert. Avez-vous senti comme il sent bon ? (à part, pendant que d'Andrion lit.) En voilà, des visites ! on est huit jours sans voir personne, et tout d'un coup...

D'ANDRION, ayant lu. Voilà ce que c'est, cher ami : je suis venu aux régates avec quelques camarades. Ils voulaient repartir ce matin. Moi qui avais déjà trop tardé à venir voir ce bon vieux Rousseau, je ne comptais repartir qu'à deux heures. Par ce bel air, hier, un cher garçon de mon école, m'annonça que mes amis ont manqué le train. Ils me racontèrent ce que j'on doit faire jusqu'à deux heures. Je les trouve fort indiscrets, moi ! je vais leur faire dire d'aller à Frascati...

GILBERT. Non pas ! faites prier vos amis de venir attendre l'heure chez moi.

D'ANDRION. Quoi ! vraiment, vous voulez ?

GILBERT. Va, Colette, va dire aux amis de monsieur qu'il les prie de vouloir bien venir le rejoindre ici.

COLETTE, sortant par la gauche. Je vais vous les amener...

D'ANDRION. On ne peut pas être plus amable !... Ah çà ! voilà qui est dit, n'est-ce pas ? nous sommes amis ; j'y tiens, parole d'honneur ! Venez me voir à Paris, rue Marbeuf. Vous m'apporterez mes chevaux. Nous verrons aussi ce que vous direz de mes équipages de chasse. C'est quelque chose de passionnant ! — Il faut vous dire qu'en Berry, j'ai des chasses superbes.

GILBERT. Je sais que M. d'Andrion est un chasseur célèbre ! D'ANDRION, se riant. Oh ! célèbre ! célèbre ! (riant.) Oui, célèbre.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FÉROL, HECTOR, KANT et SAINT-POL.

COLETTE, les introduisant par la gauche. C'est ici qu'il faut entrer, messieurs. (Gilbert lui parle bas, elle sort par la droite.)

D'ANDRION. Mesieurs, soyez les bienvenus. Je désire que l'attente de vous semble pas trop longue chez moi.

KANT, clignant à côté de lui, l'aspect bas, avec un regard et un sourire tendus. Elle nous semblera courte, monsieur, j'en suis certain.

SAINT-POL, une tremblote d'années, visage fatigué, élégance qui s'efface, tenue un peu militaire. Monsieur ! (Ayant salué, il va s'enfermer sur ses divans et se prend plus tard à rire.)

D'ANDRION. Messieurs, voulez-vous me permettre de vous présenter à mon ami, M. le comte d'Armeroy ?

HECTOR, vêtue en son, l'air tendu, le teint blême. Ici mort, peu de chemin, d'après des allures de vieillard, entrant dans ce possible avec M. d'Andrion, il tombe aussitôt d'une petite toue sèche et brève. Comment donc, cher enfant ! nous en serons fort honnêtes !

D'ANDRION, le présentant. Notre ami à tous et mon vieux ami à moi : Hector de Pontveux, vingt-cinq ans ; on le croit mon élève, moi qui profite de son expérience, je le proclame mon maître.

GILBERT. Je félicite M. de Pontveux...

D'ANDRION, montrant Férol, qui se trouve près de lui. Notre ami à tous, M. Férol...

FÉROL, brusquement ; vingt-cinq à trente ans, l'air agacé, brisé, affairé, ne pas le tonner de M. Kant. Ah ! stop ! permettez-moi, si le gentleman qui veut bien nous recevoir, tient à connaître ceux qu'il reçoit, mettons de côté l'hypocrisie des présentations de salon. C'est de la pose d'ailleurs. Une bonne fois, messieurs, je vous en prie, ne posons plus ça éternel, ça perd du temps, et ça ne trompe plus personne. C'est idiot !

D'ANDRION. Qu'a donc Férol ? Il dit cela comme s'il était furieux.

FÉROL. Je le suis, pardieu ! Et monsieur va me comprendre. (À Gilbert, qui les étonne au siège.) Monsieur, voilà l'affaire. Je me suis laissé amener au Havre, il y a trois jours sous prétexte de me reposer un peu ; c'était trop bête ! Et avec ça une accablée mêlée de femmes. (Mouvement de Gilbert.) Non, ne cherchez pas, elles sont restées dans le salon. Comprenez-vous ça, monsieur ? entendez des femmes, leur parler, s'occuper d'elles pendant trois jours ! C'est abrutissant !

HECTOR. Les vieillies, oui, les mères, les fautes ; mais les jeunes femmes, les candeurs, les frimales vertes. (Faisant claquer sa langue.) Ça rapasse !

FÉROL, à Gilbert. On devait partir ce matin, monsieur, à six heures quarante-cinq. J'arrivais pour la Bourse, je renouais. Mais on avait comploté sans la toilette des femmes !... Prêtes à neuf heures, les femmes ! On ne pouvait plus partir qu'à onze, arriver à six. Bourse fermée, perdus ! mais, enfin, l'heure de madame : on a le boulevard, on se remet au travail. Sauvez-vous ce qu'on fait se il n'y a d'oute heures ? Qu'a donc ? (Aux autres.) Mais oui, je suis furieux ! J'ai cru mourir, mes, ici, d'une malade horrible que j'ignorais encore : la nostalgia de la Bourse !

GILBERT. Mais, monsieur, c'est donc bien amusant, la Bourse ?

FÉROL, stupéfait. La Bourse !

KANT. Figures-vous, monsieur, une vaste ruche !

D'ANDRION. Ah ! ne faisons pas cette injure aux abeilles !

GILBERT. J'ai entendu dire quelquefois qu'un sauveur qu'on amène à la mort, empoisonne des Parisiens une anguille d'or !

FÉROL, se levant. Les véritables cheds d'œuvre se s'apprécient que tard. La Bourse, c'est le chef-d'œuvre de la civilisation. À la Bourse, vous êtes sur l'axe du monde moderne. Les capitaux, méfies ailleurs, se multiplient, représentés là. Ce bruit... ça bruite étonnant, pour nous c'est une musique ! au-dessus de toutes ces lésions qui la font, il passe inconnus des bénéfices prodigieux, des hôtels, des villas, des séjours, des fortunes inconnues et tous les espaces de la con-fidération ! Le paysan, ou votre sauveur, qui regarda d'en haut, s'étonne de voir en bas une corbeille... et rien d'autre ! Il n'y voit rien, le naïf ! elle est pleine d'or, monsieur, et pour nous elle débord. (Il se lève.) Mais vous ne savez donc pas qu'autour de cette corbeille, soixante agents de change font pas de courtage, plus de soixante millions ! C'est le berceau des plus belles opérations, cette corbeille et toujours je crois voir penché sur elle comme un protecteur tout-passant, le géant du crédit public. Il en sort la paix, il en sort la guerre. Elles-voilà un homme habile, vous avez dans vous même la hausse et la baisse, et ce que vous direz là aura son écho demain en province, en Europe, dans les deux mondes ! Vous êtes une vox dans le débat universel, et, ce qui vaut mieux, vous pouvez faire beaucoup d'argent !... Vous avez gagné trente mille francs aujourd'hui, il faut en gagner soixante demain. Mais, d'ici à demain, ça peut-il arriver ? Tout ! Vous avez la hère ; mais quelle santé vaut cette fièvre-là ? Vous les ferez peut-être en descendant, vous soixante mille. Pourquoi n'en voudriez-vous pas deux cents alors ?... Vous comprenez, n'est-ce pas ? Eh bien, voulez-vous doubler vos fonds ? Jouez à la hausse. J'ai de la rente, j'ai des obligations ; achetez-vous ? Non ? Préférez-vous des chemins, des mobiliers, des emprunts ? (S'arrêtant tout court.) Ah ! pardon ! je me croyais à la Bourse.

HECTOR. Bravo ! c'est superbe !

D'ANDRION. C'est passionnant ! (Férol lui hi-mène, tout se retirant son carnet, qu'il avait fait involontairement.)

GILBERT, se levant. Une cause gauchiste, monsieur !

FÉROL. Trop aimable, monsieur !... Eh bien, me voilà présent, moi, et sans pose ! (à Gilbert.) S'il vous plaît maintenant de connaître Hector, nous pose nous, voici l'affaire...

HECTOR, se levant. Allons, bavard, bistrot !

FÉROL, aux autres. Hector, monsieur, dont la santé dépasse les moyens (maladie en vogue), est le quart d'un quart d'argent de change ; il possède un quart d'action dans un grand journal ; il a un quart de loge presque infernale à l'Opéra ; il a fait un quart dans quelques vaudouilles ; il est pour un quart dans la propriété d'une maison ; il n'a que le quart du cœur de ses maîtresses et, s'il se marie, il n'aura sans doute que le quart de...

D'ANDRION, se levant. Chut ! (on rit. Hector le prie.)

FÉROL, continuant. Mais... et c'est ce qui le sauve du ridicule ! il est entièrement vicieux.

D'ANDRION, bas, à Gilbert. Ils n'ont pas la distinction des Mortemart ; mais ils ne sont pas ennuieux !

GILBERT. Ils sont fort bien ! (Voyant entrer deux domestiques.) Messieurs, du vin de Chypre, du marais et des liqueurs.

HECTOR. C'est tout à fait parfait !

KANT, se levant et s'approchant. Notre bête fumo-t-il ? Voici des cigares que je fais venir de Haubourg.

GILBERT. J'accepte volontiers !

HECTOR, se levant un. Croix de ma mère ! ils sont rudement fins, les cigares ; je te remercie.

KANT. Non, ne me remerciez pas !

FÉROL, bas, à Hector. Il ne te tutoiera jamais, tu perds ton temps !

GILBERT, à Kant en montrant ses cigares. À qui dois-je, monsieur, cette excellente fumée ?

D'ANDRION, passant. Notre ami à tous, M. Kant, banquier...

KANT, entrant. Mais non, mon cher, je n'ai pas pas non plus, moi ! (à Gilbert.) Je ne suis pas banquier, monsieur. Je l'ai dit, oui, j'ai été de ces hommes poitrinaires à qui il faut vingt ans, et quelques-uns trente, pour faire une fortune médiocre. Merci bien ! je n'en suis pas ! Je fais des affaires, monsieur, choisissant celles qui peuvent rapporter, le plus vite possible, le plus d'argent possible !

HECTOR, le plus vite possible, le plus d'argent possible ! au demeurant, le meilleur homme du monde. Le matin, j'étais des actions ; le soir... je suis capable d'en prendre. Enfin, tel que je suis, monsieur, tout à votre service.

GILBERT. C'est m'offrir beaucoup, monsieur ; je vous remercie.

D'ANDRION, à Saint-Pol, qui vient de se lever et qui s'approche de plusieurs autres. Ah ! ah ! Saint-Pol ne voit pas la ce qui lui fait !

GILBERT. Quel donc ?

HECTOR. De l'absinthie

GILBERT. Pardon ! (Il s'assoit.) C'est un oubli, on va le réparer.

(Il donne l'autre à un domestique.)

SAINT-PAUL. Vraiment, mon-sieur, je suis confus !...

LEBREL. Vous avez tort, Saint-Pol, de ne pas boire que cet alcool. Vraiment, j'en ai besoin !...

SAINT-PAUL. Vous allez me faire un petit sermon, vous, n'est-ce pas ? comme un de mes amis, il y a quelques jours. Il l'avait précédé, son sermon, et il était réusé ; savez-vous ce qu'il avait fait pour ça ? Il avait bu de l'absinthe... En voulez-vous un verre, avant de continuer ?...

LEBREL. Ah ! c'est comme ça ? Eh bien, buvez, mon bon, et, quand votre poison vert se verra fera plus d'effet, je vous recommande l'ale double chaudière, mêlée de rhum brûlé, avec du poivre de Cayenne ; voilà qui vous remet !

SAINT-PAUL. Ce n'est pas de refus, merci ! avec ça que c'est facile de se passer, au bout d'un certain temps ! L'absinthe, ça me pèse encore un peu, moi ! oh ! pas longtemps ! mais enfin... cinq minutes, trois minutes, c'est quelque chose !... Et vous voulez m'empêcher d'en boire ? Vous êtes dur !

SAINT-PAUL. Le matelot anglais dit, à chaque verre de gin qu'il boit : « J'incruste un clou dans le cerneau ! » A chaque verre d'absinthe, Saint-Pol, encore un pas vers la folie !

SAINT-PAUL. Eh bien, tant mieux ! on cesse peut-être de se souvenir quand on est fou, et se souvenir... c'est encore aimer ! (Il lui de nouveau.)

GILBERT, le regardant avec intérêt. Ah !

SAINT-PAUL. J'assaisais près à peu près l'habitude de l'absinthe. Car je l'aime toujours, messieurs ! que voulez-vous ! c'est un moléculaire on s'en rend pas tant une bonne femme ! Oh ! mille tonnes, qu'il aurait dû l'avaler !... A vingt-huit ans, j'étais capitaine dans le génie. (Avec orgueil, en se frottant la poitrine.) Oui, moi ! A Metz, en garnison, je vais m'annoncer d'une fillette, une courtoise... rien du tout ! (S'avançant.) Mais pourquoi m'en parlez-vous ? Causez d'autre chose ! (Il lui.) Je le ramène, moi, un jour, cette malheureuse ; je lui appris mon métier à lire, à penser, à dire... Plus je la forçais, plus elle me passionnait ! Ah ! c'est qu'elle... (S'avançant.) Mais moi ! moi ! j'ai parlé d'autre chose ! (Il lui.) Je l'ai amenée à Paris, je donnais ma démission, je brisais ma carrière ; cette fille m'avait enroulé ! Elle me planta là ! Il lui fallait des millions, voyez-vous ! Je la poursuis, je voulais la tuer ! Allons donc ! c'est moi qui faillis mourir. Parole d'honneur ! on m'a cru mort, j'en suis sûr !... Pourquoi !... J'ai voyagé ! je me suis jeté dans une vie absurde ! le véter, mes bons amis ! et puis, fuyant la merde, j'en suis venu à... (Avec une rage.) Ah ! ah ! ah ! que c'est beau, l'ameur ! Changons donc de conversation, mille bonsoirs ! (Faisant ses adieux.) Vieux, toi, ma dernière malheureuse, et amenez-moi jusqu'à la mort ! (Il lui.) Il lui est venu tout cela, puis il va se réveiller sur le divan et se réveille avec un regardement !

GILBERT, hochet. Ah ! mon Dieu !

D'ANDRÉON. Eh bien, qu'on voit cela tous les jours !

LEBREL, qui frotte ça et là, trouvant le dessin de Gilbert. Qu'est-ce que c'est que ce dessin-là ? Ça a l'air bien !... oui... il n'y a que trois coups de crayon, et c'est très fait. Et ça de vous, notre hôte ?

GILBERT. Je m'en accuse.

SAINT-PAUL. Riche... noble, et du talent, quel luxe !

LEBREL, regardant le dessin en présence de ses amis. Des yeux, des croix, des pierres carrées : c'est un cimetière, ça ; et, mille-ne-ri-chose sur une tombe comme sur une causeuse, une femme à l'air souriant... Très bien !

LEBREL, qui s'est approché. Mais il y a quelque chose d'écrit au bas de ce cimetière. (Lisant.) « Le boudoir de mademoiselle Gordiant ! »

D'ANDRÉON, s'adressant au s'approchant moi. Hais ! voyons notre chère testate !

LEBREL. Non. Ah ! ah ! ah ! délicieux ! ah ! comme c'est ça !

D'ANDRÉON. Ah ! toi, tu lui en veux parce qu'elle a refusé de le recevoir, veux-tu ?

LEBREL. Eh oui, tu l'adores parce qu'elle se fiche de toi !... Je ne t'en aime rien de vous, mon pauvre enfant !

D'ANDRÉON. Pauvre chère calomnieuse !... on dit qu'elle ne regret que des vœux ! Eh bien, et moi, donc ?

SAINT-PAUL. Je le vois, allons, allons, c'est un ange ! Elle ne serait pas ma chérie, je le dirais encore ! La connaissez-vous, Saint-Pol ?

SAINT-PAUL. Je ne la place. Hais moi ? Non.

LEBREL, s'adressant à lui. Le boudoir de mademoiselle Gordiant ! un cimetière ! ah ! c'est sanglant ! (A Gilbert.) Donnez-moi donc ça ?

GILBERT. Prenez !

LEBREL. Signez alors, pour donner tout son prix à ce souvenir ! (Pendant que Gilbert signe.) Tenez ! tenez ! vous le boudoir, à cette chère Pity !... ça me donne une idée, à moi !

GILBERT. Voilà !

LEBREL. Merci, cher, merci !

LEBREL. Ah ! tu ne seras pas long à le tutoyer celui-là, ça ira tout seul. (Regardant à sa montre.) Stop ! messieurs, songez au départ.

LEBREL. Il n'est qu'une heure !

LEBREL. Et le temps d'aller ! on mangera pas ce train-là, mes enfants. A Paris, à neuf heures vingt, il y a encore de la ressource.

SAINT-PAUL. (A Gilbert.) Encore une fois, monsieur, à votre service.

LEBREL, à Gilbert. Adieu, monsieur, et tout à vous, à Paris. Vous me trouverez... eh ! pardieu ! à la Bourse ! (Allant à Saint-Pol.) Debout, Saint-Pol ! il y a de l'absinthe au café Richel !

LEBREL, à Gilbert. Adieu, ami ; tu sais que je suis enchanté de notre liaison ! m'entendez : enchanté ! Allons, allons, porte-toi bien ! (A d'Andréon.) Vieux, mon bébé !

D'ANDRÉON, à Gilbert. Entre nous maintenant, à la vie, à la mort ! Bon Maréchal. (A Hector.) En route, vieux pèr !

GILBERT, en même temps qu'ils se vont. Merci ! merci ! au revoir ! (Tous sortent par la gauche, reculant, sur un signe de Gilbert, par un des domestiques. Gilbert les regarde partir, appuyé contre la porte.)

SCÈNE IX

GILBERT, seul. Ils s'en vont ! ils courent à Paris. (Ils sont tous les uns sur le bon soir, qu'en a-t-il des malles de l'Andréon.) Tenez, ce n'est pas de moi ! Il l'a oublié, cet original, ce d'Andréon. (Regardant à sa montre.) Il sort déjà loin ! Elle aussi, cette charmante ouvrière qui s'est assise là, elle court vers Paris... (Les yeux vers la campagne.) Ah ! Paris !

ACTE DEUXIÈME

Chez Gilbert d'Armeroy, à Paris

(Plusieurs mois après l'acte précédent)

C'est selon qu'il est un même temps en atelier de peintures, on fond, grande chambre. — A droite, dans un bon coin, qu'il est le troisième plan, une porte ouverte sur une galerie de tableaux ; on devine plus, la porte qui conduit au dehors. — A gauche, premier plan, une petite porte basse et étroite, une vitrine recouverte de rideaux. — Du côté droit, on se trouve un bureau, un guéridon couvert d'albums, de papiers, etc., et on parvient de laque défilé. — Plusieurs étagères de chose et d'instruments de chose ; marbre et bronze — Statuettes et tableaux ; ça et là des tables d'écriture, un chapeau, fleurs et plantes rares en vase.

SCÈNE PREMIÈRE

NOËL, MADAME DE GRANDBEL. Au lever du rideau. Ils entrent en scène au vent de la galerie de tableaux. Madame de Grandbel a le bras posé sur celui de Noël.

LOUISE. Nous sommes donc ici ?

NOËL. Dans l'atelier du mon ami Gilbert d'Armeroy, absent en ce moment.

LOUISE, regardant autour d'elle. C'est bien, c'est du bon goût ; mais on dit que vous avez fait même du chef-d'œuvre que... de folles, et on dit autant de vous, monsieur Noël.

NOËL. On fait ce qu'on peut ! mais, vous le savez, madame, de ce qu'on dit, il ne faut croire que la moitié... sur Gilbert du moins ; oh ! sur moi, on peut en croire...

LOUISE. Le double !

NOËL. A peu près ! ainsi, pendant que Gilbert, pour briller un peu dans la sphère où vous rayonnez, madame, faisait déjà des dettes, j'inventais bien plus fort, moi ! je payais les miennes.

LOUISE, souriant. J'ai entendu parler pour M. d'Armeroy de folles... plus graves...

NOËL. Il y a en ce jeu, des outils d'atelier !

LOUISE. Oh ! oui, et même chose.

NOËL. Il y a en ce sport, les équipages variés, les écuries du prince...

LOUISE. Et autre chose.

NOËL, allant toujours. Les amusements...

LOUISE, avec autre chose.

NOËL. Ah ! vous croyez que... ? Mais qu'est-ce que tout cela pour les jeunes gens... comme Gilbert !... ou a'y perd que sa jeunesse. Eh bien, on en est quitte pour le recommencer quand on est vieux.

LOUISE. Comme M. d'Andréon ?

NOËL. Mais oui ! il a peut-être déjà été jeune ; qu'est-ce qui sait ? LOUISE. Ah ! ah ! ah ! vous êtes vraiment amusant, monsieur Noël, et... pas comme tout le monde !

NOËL. Si j'étais comme tout le monde, je ne serais pas amusant ! LOUISE, ému. Et je me félicite qu'en l'absence de M. d'Armeroy, vous vous soyez trouvé chez lui ce matin pour me recevoir...

NOËL. Le plus heureux, c'est moi, madame. Le plus malheureux, ce sera Gilbert.

LOUISE. Vous savez que ma dernière soirée à lieu aujourd'hui...

NOËL. Ah! le demoise!

LOUISE. Oui, j'ai demandé au comte de me promener un peu du côté de nos lacs, en Honnêtement, en nous amenant des vignettes, dans nos pécheries de l'Anjou. — J'en ai une, ma madame. — A l'autre, nous aurons de jolies choses à conter dans nos bois de Touraine; à moins que nous n'allions à Bade, ou je veux que M. de Grandville fasse courir.

NOËL. Une compassion. Que de fatigues! que de préoccupations!

LOUISE. Que voulez-vous! Il le faut, (comme se rapaisant) Ah! il y a aussi aujourd'hui soirée chez madame d'Orléans, qui soit tout pour avoir l'honneur d'être en lutte avec moi. Mais ne vous laissez pas séduire.

NOËL. Oh! madame...

LOUISE. Et ne me manquez pas, ce soir; on ne vous a pas assez vu depuis que M. d'Armeroy n'a fait le plaisir de vous prévenir. Avez-vous à vous plaindre de mon accueil?

NOËL. Non, madame! Au contraire; vous êtes toujours belle et charmante... à faire peur!

LOUISE. À faire peur? (Elle reprend le bras de Noël, et ils continuent en marchant.)

NOËL. Eh! mon Dieu, ouï, car... plus vous êtes gracieuses, et mesdames! plus vous êtes dangereuses! Bien-vue délicate, vous voilà malicieuses! Ainsi, tenez, madame, un jour, à Mel-bourne, j'étais en train de gâcher du pâté... Non... c'était du temps de la plûssière, je...

LOUISE. Tantôt stupéfait. Mon Dieu! monsieur, qu'est-ce que vous me dites là?

NOËL. Ah! pardon, madame! c'est qu'en ce moment vous n'avez pas appris que... (ils disparaissent dans la galerie en courant; on voit alors s'ouvrir la petite porte de gauche; Gilbert entre par là; une vieille dame entre en même temps.)

SCÈNE II

GILBERT, MADAME DAVIN, puis MADELEINE.

GILBERT. Entrez, madame; nous sommes ici chez moi.

MADAME DAVIN, regardant se dehors. La pauvre enfant n'a pas encore repris l'usage de ses sens...

GILBERT. Laissez-moi la transporter ici. Elle se reposera quelque instant. (Il disparaît.)

MADAME DAVIN. Il est bien heureux pour nous que ce jeune homme se soit trouvé là, (Gilbert entre et dépose sur un fauteuil une jeune fille un peu riche et un peu, presque évanouie.) Pour moi, chère madame... Ah! elle a serré ma main... elle est endormie.

GILBERT. Mademoiselle... est votre fille, madame?

MADAME DAVIN. Non, monsieur, je ne suis que sa gouvernante, et c'est en voyant... la fille, tenant à l'honneur (elle montre la demoiselle), celle-ci, cette pauvre petite fille pleurer sa mère, que mademoiselle (elle montre Madeleine), se reportant à la mort de sa mère, est tombée dans cet état!

GILBERT. Prenez sur Madeleine. Je n'ai vu de ma vie une si pure beauté.

MADAME DAVIN. Monsieur!

GILBERT. Quoi donc? (Compromis.) Oh! pardon! vous m'avez dit que elle entendait.

MADAME DAVIN, regardant la fille. Oui, je le crois; et... tenez, monsieur... laissez-moi vous parler comme à un honnête homme... ne troublant par aucune crainte, par aucun regret la gratitude, que nous vous devons, à la suite de cette étrange rencontre... Vous êtes jeune, (montrant Madeleine.) Elle est charmante; mais... elle n'est pas libre... Eh bien, ne savez plus là quand elle va rouvrir les yeux; nous pourrions resusciter par cette même porte. Notre volonté nous attend sur les boules et qui jura de ce côté; égarée, vous un peu; laissez-nous aller sans une question ni un regard de plus... et ne nous saluez pas!... Dans un instant, nous serons parties; mais nous aurons emporté de vous un souvenir... dunt vous pourriez être fier...

GILBERT. Je vous comprends, madame. Adieu...

MADAME DAVIN, lui tendant la main. Merci. (Après un dernier regard, Gilbert traverse la scène et sort par la porte de gauche.)

SCÈNE III

MADELEINE, MADAME DAVIN.

MADAME DAVIN, regardant Madeleine. Cet état se prolonge bien! cela m'effraye malgré moi.

MADELEINE, montrant les yeux. Ah!... ma bonne Davin!... où sommes-nous donc? Ce jeune homme si... si bon! il me semblait qu'il était là, et qu'il disait... (Toute surprise, elle appuie son front sur l'épaule de la gouvernante.)

MADAME DAVIN, à elle-même. Elle entendait! (Haut et avec une douce exclamation.) Il est fort bien, n'est-ce pas? ce jeune homme, et d'une discrétion... qui double le prix d'un service rendu. Il ne m'a fait qu'une question, me demandant si vous étiez sa fille?

(Tout en descendant ses perrons, Madeleine, la tête baissée, laisse ses yeux errer et elle voit, tout à coup, de l'air, sur l'adieu d'une jeune fille aux perrons qu'il y a une porte fermée.)

MADELEINE, avec un petit air. Ah!

MADAME DAVIN. Madeleine qu'avez-vous?

MADELEINE. Tu te rends à l'école. Lis. (Elle se lève.)

MADAME DAVIN, tout l'adieu. M. le comte Gilbert d'Armeroy, rue de Bruxelles, à Paris. « Paris. Serait-ce possible! quel nous serions chez lui... chez lui... »

MADELEINE, joyeuse. Et c'est lui qui m'a amenée... (descendant et d'un air comique) dans ses bras.

MADAME DAVIN. Mais... un instant, Madeleine! le hasard, qui peut faire une telle rencontre, peut faire aussi que cette lettre se trouve là sans qu'elle ait été adressée au jeune homme que nous avons vu...

MADELEINE. Es-tu qu'il s'a pas dit en arrivant ici : « Nous sommes chez moi! »

MADAME DAVIN, à part. Elle n'a entendu cela ainsi...

MADELEINE, sortant la tête du paravent pour regarder dans l'alcôve. Et puis... mon père ne nous a-t-il pas écrit que son pupille faisait de la peinture... avec talent? Eh bien, regarde...

MADAME DAVIN, regardant. En effet, voilà bien l'atelier d'un peintre; mais...

MADELEINE. D'ailleurs, ce jeune homme a-t-il bien que doit avoir Gilbert... (se regardant) M. Gilbert et il est si bien tel que le disait aussi mon père, brave, généreux, charmant!

MADAME DAVIN. Madeleine! ma fille!... Allé ce serait sans doute un bonheur qu'un semblable hasard; mais...

MADELEINE, à elle-même. O mon père! c'est plutôt la Providence qui est d'accord avec vous!

MADAME DAVIN, continuant. Mais non, c'est impossible! M. d'Armeroy n'est pas à Paris. Quand votre père nous y a renvoyés, à son arrivée à Petersbourg, craignant pour vous l'épidémie qui augmentait, il nous disait que son pupille était resté au Harlé... (Elle s'interrompt en entendant des voix dans l'alcôve.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, cachés par le paravent; NOËL et FÉREL. Ils sortent de la galerie en courant.

NOËL. Sacrament! c'est égal, nous avons agi sans façon!

FÉREL. En quoi?

MADELEINE, à voix basse. Quelqu'un!

MADAME DAVIN. Chut!

NOËL. Hum! hier, Gilbert nous invite à venir déjeuner ce matin...

MADELEINE, à voix basse, regardant madame Davin. Gilbert!

MADAME DAVIN. Chut!

NOËL, continuant. Il arrive... Il n'est pas rentré d'une promenade à cheval. On ne l'attend pas, et on déjeune sans lui... chez lui... C'est sans façon!

FÉREL. Eh! mon cher, M. Mathieu avait dit!

NOËL. Un singulier plaisir, votre vieux Mathieu!

FÉREL. Stop! stop! M. Mathieu est un homme qui représente beaucoup d'argent. C'est un maître à dire; il ne dépense rien, il a son couvert à toutes nos tables; on le chie, on le flâte, on lui passe tout; mais dans ce cas que...

NOËL. Il représente beaucoup d'argent?

FÉREL. Voilà l'affaire.

MADAME DAVIN, à Madeleine. Parlons, mon enfant; je reviendrai voir M. d'Armeroy, cause avec lui.

MADELEINE. C'est que... je suis encore bien faible... (elle se rassure.)

NOËL, essayant d'entrer d'Andréon par la galerie. Eh bien, est-il rentré? D'Andréon. Non, pas beaucoup! son cheval seulement! Un commensalier! l'a ramené pendant que nous déjeunions...

FÉREL, tranquillement. Il est sorti à droite. Se serait-il cassé le cou, notre ami? Qu'est-ce qui me donne ça toi?

RECTEUR, paraissant, à Noël qui sortait. Où cours-tu donc, toi?

NOËL. M'informe de Gilbert; je ne suis pas sans inquiétudes...

RECTEUR. Range-toi, les inquiétudes; Gilbert se porte bien; il est là avec madame de Grandville, qu'il a rencontrée et qu'il a ramenée; il lui montre sa galerie de tableaux... Je me suis sauvé, moi; car il aurait voulu faire. Raphaël et ses autres, ils ne seront jamais aussi amusants que Daumier!

D'ANDRÉON, étonné. Ce d'Armeroy! la comtesse se sert de lui pour me chasser, la coquette!... et pour quoi? pour un meilleur perçu! Mais je conviens que Gilbert est charmant!

NOËL, à madame Davin avec joie. Ah!... tu entends!

RECTEUR, interrompant. Et si honnête!

D'ANDRÉON, de même. Si loyal!

MADELEINE, à madame Davin. Entends-tu?

MADAME DAVIN, préoccupée. Faut-il bien... Allons, venez, ma fille!

MADELINE, comme avec regret. Allons ! (Elle s'empresse par la petite porte.)

SCÈNE V

FÉRÉOL, NOËL, D'ANDIMON, HECTOR.

NECRO, continuant, à Féréol. Dis donc, Féréol, si M. Kani allait accaparer Gilbert pour sa fille !

FÉRÉOL. Stop ! je m'y oppose, moi ; chacun son carnet !

NOËL. Quel âge a-t-elle, mademoiselle Kani ?

FÉRÉOL. Treize cent mille francs ; mais il y a le père : c'est un capital, je le ferai valoir.

D'ANDIMON. Féréol en famille, quel beau Gavarni !

NOËL. Dites donc, à propos de famille, aucun de vous ne parle jamais de la sienne... Pourquoi donc, hein ? Vous, par exemple, Féréol, avez-vous encore vos parents ?

FÉRÉOL, comprimant vite un certain embarras. Mais... oui... Pourquoi pas ? Des gens très-bien, mes parents ; quand j'ai besoin d'une bonne couture, je la demande à la mère... à la mère aux écus... Et vous ?

NOËL. Orphelin, moi ; et irais de manger un oncle.

D'ANDIMON. Ah si gâté, moi. Ça a bon goût.

NOËL. Oui... et je m'amuse... Vous êtes très-gentils, vous tous.

NECRO, sans jets de d'Andimon. Nous sommes gentils.

NOËL. Ah ! dieux ! comme des enfants !... Vous avez même... oui, ne chicanons pas ! vous avez de l'esprit... entre vous surtout ! Et les présents font sur les absents des mots... à s'envoyer sur galères...

FÉRÉOL. Nous ne posons pas.

NOËL. Vous êtes très-gentils ! et les dames qui vous... qui nous aiment, donc ! très-gentils aussi, ces dames-là ! J'ai été aimé... comme dans un bon !... Mais... au sein des plaisirs, comme disait mon oncle Calibotte, il y a une chose qui me tue : je ne travaille pas !

FÉRÉOL. Bah ! pourquoi travaille-t-on ?... Pour pouvoir s'amuser ; on ne peut s'amuser tout de suite, c'est du temps de gagné.

NECRO, se levant, à Noël. Et la raison, je ne travaille pas moi, pas si bête ! et je réussis, va ! Les gens d'affaires m'ont pris ma fortune, les affaires me la rendront ; et puis... je ne veux pas me vanter... mais... très-fort, moi très-canaillé !

D'ANDIMON, se levant. Il ne l'a pas toujours été, ça pauvre vieux !

NOËL. Pas possible !... qu'est-ce qui l'a donc rendu... ?

NECRO. Ça va ! Eh ! mon cher, l'amour-propre !

FÉRÉOL. Il faut ça, d'affaires, vous tous d'affaires !

NOËL. Ah ! mon tour viendra !... (A lui-même.) Je ne suis pas de force.

SCÈNE VI

LES MÊMES, KANT ET MATHIEU.

KANT, se parlant. Comprend-on ça, messieurs ? Je n'ai pas encore pu décider Mathieu à sortir un peu d'argent pour en gager beaucoup !

MATHIEU. On sait quand l'argent sort, on ne sait pas quand il rentre.

KANT. Mais, enfin, si c'était pour me rendre service, à moi, votre ami !

MATHIEU. Il ne faut pas rendre service à ses amis, ça vous les fait perdre. Vous savez bien, d'ailleurs, que je n'ai pas le sou !

FÉRÉOL. Dites donc que l'affaire ne vous va pas.

MATHIEU. Et quand ce serait ! Ah ! une affaire qui me paraîtrait bien... certaine, je ne dis pas que... (se reprenant.) j'avais de l'argent... mais je n'en ai pas, pas du tout ! Je vis... je ne sais comment !

KANT. Quel drôle d'homme vous faites ! ce que vous avez, pourtant, vous ne l'emportez pas avec vous !

MATHIEU. Hélas !

D'ANDIMON. A qui le laissez-vous donc ?

NECRO. Est-ce que ça te regarde, toi ? Ça regarde mademoiselle Gordani (A Noël.) Car il est rega chez la vestale Gordani, M. Mathieu...

MATHIEU. C'est bien... c'est bien ! (A Kant.) Redites-le-moi donc encore, votre opération ?

KANT. Allons donc ! ça vous tente à la fin, les belles opérations, les belles affaires ! Il faut donc y venir !

FÉRÉOL. Tout le monde y viendra... C'est si naturel, de vouloir son petit million !

NECRO. Eh ! mon Dieu, les millions !... ils sont pour quelques-uns, ils volent dans l'air, il faut savoir les attraper.

MATHIEU. C'est comme les oiseaux, il n'y a qu'à leur mettre un grain de sel sur la queue.

KANT, à Noël. Il s'agit d'une opération à laquelle j'ai intérêt déjà ces messieurs, (je les montre) puis votre ami Gilbert, le cousin de Grandbel... Voici l'affaire...

MATHIEU. Ouvrons la bouche, il va pleuvoir des alouettes rôties.

KANT. C'est le moyen, ayant acheté des terrains nus, de se réveiller un beau matin propriétaire des maisons qui ont poussé dessus...

MATHIEU. Comme des champignons.

NOËL. Bah !

KANT. Suivez-moi, monsieur Noël...

MATHIEU. Et prenez la rampe, c'est mal éclairé. (On rit.)

KANT. Messieurs, messieurs, il n'y a donc rien de secret pour vous !... (Interromp.) Ces terrains, achetés... pas cher ! nous les revendons à des entrepreneurs pour y élever des maisons ; nous leur donnons du temps pour nous payer ; ma caisse, à moi, leur avance même des fonds pour payer leurs ouvriers... les voilà donc qui se dépêchent de faire bâtir... Eh bien, sans s'en douter, c'est pour nous qu'ils travaillent... Ces maisons deviennent nos maisons...

NOËL. Ce doit être superbe ! mais...

FÉRÉOL, vivement. C'est que nous avons vendu nos terrains à crédit, bête ! Un jour, les maisons étant plus d'à moitié faites, Kant se trouve forcé de couper le crédit qu'il avait ouvert aux entrepreneurs. Ceux-ci complaignent nous payer sur la vente des immeubles ; ils ne nous payent pas ; ils abandonnent les travaux... et nos terrains nous restent, avec des maisons dessus : voilà l'affaire.

D'ANDIMON. C'est passionnant !

NECRO. C'est révoltant !

NOËL, à part. C'est salissant !

FÉRÉOL. Il ne dit plus rien, Mathieu, il avale sa fumée.

MATHIEU. L'admire !...

FÉRÉOL, à Noël. Eh bien, et vous, Noël ?

NOËL. Je fais comme M. Mathieu, j'admire.

FÉRÉOL. Meurtre ! Non, ce n'est pas vrai ! vous d'admirez pas, vous ne saisissez pas ; vous traversez un tourbillon, un état de vertige, dont vous ne vous rendez pas compte, et qui est notre état habituel, à nous !

NOËL. Mais si je ne suis pas de force, moi !

FÉRÉOL. Pas de force !... quand on ne veut plus que des jouissances immédiates, mon cher ; quand on est travaillé par des ambitions enragées, il faut fatalement, si l'on n'a pas des biens énormes, d'énormes bénéfices ; on les poursuit par les voies les plus rapides ! Voulez-vous notre système ? Cost la vapeur !

NOËL. Mais... il y a des explosions !...

FÉRÉOL. Tant mieux ! elles prouvent la puissance du moyen. Nous avons eu vingt ans dans une époque où l'on ne se souciait pas vivre ; et, comme résultat par la crise de ne pas avoir de lendemain, nous nous sommes vus, ces moyens, nos intérêts, ses plaisirs ; maintenant, cette vie-là, mon cher, il faut la comprendre et la partager, ou s'en exiler soi-même, sinon, elle vous passe dessus !

NECRO. Enfin, il faut être de son temps.

FÉRÉOL. Voilà, et là-dessus...

LES AUTRES. Ah ! voilà Gilbert !

SCÈNE VII

LES MÊMES, GILBERT.

GILBERT. Vous êtes là, messieurs ! Ça va bien ? (On l'embrasse.)

NOËL. Qui diable l'a retardé si tard ?

D'ANDIMON. Une aventure !...

NECRO. Drôle ?

GILBERT. Une aventure... Eh bien... oui, drôle ! (S'adressant.) Ma promenade était faite... je rentrais, je descendais la rue Pigalle, lorsque, à la rue Fontaine, j'arrivai mon cheval et je me découvris le front... Un convoi s'acheminait lentement vers la barrière Blanche. Ah ! messieurs ! les plus pauvres des pauvres convois ! Les chevaux, le cocher, le drap noir, tout cela était d'une tristesse navrante ; mais ce qui était plus triste encore que tout cela, c'est que... pour suivre le... char... — on appelle cela un char ! — il n'y avait absolument qu'une petite file d'une dizaine d'années... cette enfant, oui, pas même en deuil... c'était tout... Une voiture montait la rue Pigalle au moment où je la descendais ; elle avait dû s'arrêter aussi ; c'était celle d'une jeune personne que son gouvernement accompagnait. Que se passa-t-il dans l'esprit de cette jeune personne, à la vue de ces bûches funéraires, et de cette enfant qui marchait là, si soulevée et si fière ! Devinez ! Toujours est-il que ce qu'elle fit alors, aucun de vous ne l'aurait jamais fait... messieurs ! Elle descendit de sa voiture, et, imitée par sa gouvernante, elle se mit à marcher à côté de la petite fille.

NOËL. Et toi ?

GILBERT. J'ai sauté à terre, j'ai prié quelqu'un de ramener ici mon cheval, et, sérieux, ma foi ! la tête nue, j'ai grossi le cortège du pauvre cercueil.

D'ANDIMON, se secouant. Ça ! mais est-ce que c'est vrai, tout ça ?

NOËL. Je serais le mari. Moi, je ne l'en veux pas.

MATHIEU. Y avait-il beaucoup de monde pour voir ?

GILBERT. Je n'ai pas regardé.
HECTOR. Mais... crois de ma mère! te voilà amoureux alors! c'est si bien ton affaire, cette rencontre romanesque! Comment la femme-là, la patricienne?

GILBERT. Je ne sais pas.

D'ANDRÉ. Est-elle jolie?

GILBERT. Plus que jolie!

HECTOR. Tu es amoureux!

GILBERT. Non. Non. Après cela, je pourrais être amoureux aujourd'hui, et ne le sentir que demain! Mais non! non!

MATHIEU. La place est donc prise?

GILBERT. Eh!... qui sait?

HECTOR. Madame de Grandbail?

GILBERT. Non pas!... D'ailleurs... c'est mon secret.

NOËL. Tu dois le savoir, ton inconnu!

GILBERT. Non... (Se reprenant.) Oui, pourtant, si je voulais! Après la triste cérémonie, iniquité du lendemain, nous avons interrogé la petite fille; elle pleurait beaucoup, car... c'était sa mère qu'elle allait laisser à... A travers ses larmes, elle en a dit le nom, de sa mère; une madame Garnier... (A ce nom, on voit Férol trembler.)

MATHIEU. à Gilbert. Madame Garnier? une veuve?

GILBERT. Oui, n'ayant qu'un fils, dont elle était abandonnée, et cet enfant, avec qui elle vivait en repaires des dévotions dans une mansarde rue de Buffault. A quatre heures, la jeune fille doit aller prendre la Forpêche.

RANT. à Férol, en lui prenant son carnet des mains. Eh! malin... que faites-vous donc, mon petit? Ce n'est pas ça, n'est-ce pas? sommes plus!

FÉROL. se levant. Vous croyez?... Ah! pardon... c'est que...
RANT. Nous n'avons plus le temps de rectifier maintenant. La Bourse est ouverte; c'est le plus pressé!

D'ANDRÉ. Qu'est-ce qu'il a donc. Férol? est-ce qu'il a reconnu l'inconnue de Gilbert? est-ce que c'est lui qui est amoureux? (Férol se dirige en chancelant vers le divan à droite pour y prendre son chapeau.)

MATHIEU. mais sur le divan, à demi nu. Eh bien, en voilà le dessous, du votre vie d'artiste!... Courez à la mansarde, maintenant! la petite est seule à pleurer!

FÉROL. trébuchant, en s'agrippant à son chapeau. Bien, très-bien! c'est convenu, messieurs! j'ai la confidence du M. Mathieu, je vais opérer pour lui... A tantôt, messieurs! (Il sort précipité par le droit.)

D'ANDRÉ. Moi, je crois qu'il s'agit d'une femme!

HECTOR. Allons donc!

NOËL. attend à Mathieu. Et vous, monsieur Mathieu, que dites-vous?

MATHIEU. Certainement qu'il s'agit d'une femme. (Haut, à Noël.) D'une femme qui a son mise en terre ce matin...

NOËL. ah. Quoi! Férol?... cette veuve!

MATHIEU. C'était sa mère... C'est!

RANT. qui repartait en dehors. Ah! le brigand, il ne va pas à la Bourse... Je vais bien le forcer d'y venir, moi. (Il sort en courant.)

HECTOR. à la porte. C'est ça! fais-le rentrer dans le devoir!

NOËL. à lui-même. Non! je ne suis pas de force.

SCÈNE VIII

GILBERT, NOËL, MATHIEU, HECTOR, D'ANDRÉ.

UN DOMESTIQUE. entrant, à Gilbert. Mademoiselle Esther est là.
GILBERT. Bien. (Haut.) Messieurs, voici mon modeste, il faut que je vous renvoie!

HECTOR. Je demande à le voir, moi, le modeste!

GILBERT. Impossible! une pauvre fillette entre ici un matin toute grelottante dans sa robe d'indienne! « Monsieur, dit-elle en rougissant, la confession ne va pas. Est-il vrai que je pourrais gagner quelque chose comme modeste? » Je voulais confier la fillette avec un peu d'argent. Elle le refusa comme une ombre... « Ma foi! me dit-je alors, voyons donc si je suis tenir encore une brosse! » Et j'ai commencé une figure de l'Innocence, et, le lendemain, une Bacchante.

NOËL. Deux chefs-d'œuvre, peut-être!

MATHIEU. En si peu de temps, des chefs-d'œuvre!... malheureusement on ne les finit pas.

NOËL. à Gilbert. Nous reviendrons te prendre pour l'emmenier dîner chez Léoline.

D'ANDRÉ. prie de la porte. A tantôt. (Cria.) Père Hector!

HECTOR. Quel dioc, mon enfant?

D'ANDRÉ. Je te prie que je m'en vais, en sautant par la fenêtre!...

HECTOR. A ton âge? Veux-tu te taire!

D'ANDRÉ. Mais. Comment, à mon âge? Est-ce que je suis un villard, dis donc? est-ce que en me respecte, par hasard?... (Il disparaît avec Hector.)

NOËL. à Mathieu. Vous ne me déplaitez pas, tenez, vous!

MATHIEU. Vous, non plus, vous ne me déplaitez pas! vous êtes... (et ce n'est pas communi!) vous êtes... (c'est même rare!) Vous êtes supportable!

NOËL. Vous êtes paresseux, vous, gourmand, égoïste, insolent, et, avec tout ça, vous me... Voulez-vous me parler mon argent?

MATHIEU. Ah! non! je n'aurais qu'à le mettre avec la mère...

NOËL. lui prenant le bras. Ah! surtout! vous en avez donc?... (ils s'en vont en courant.)

SCÈNE IX

GILBERT, puis ESTHER. Les domestiques ont apporté un billet de théâtre le chariot et tout ce qu'il faut pour prendre, une estrade et deux tables commodes : une jeune Bacchante à l'épave nue et une figure de l'Innocence, **GILBERT.** un dessin. Fauts entrer mademoiselle Esther. (S'at.) En vérité, cette heure de travail est maintenant pour moi comme l'heure d'un rendez-vous. (A Esther, qui entre par le pas coupé à gauche.) Je vous ai fait attendre; veuillez m'excuser.

ESTHER. excusez-moi. Des excuses, à moi?

GILBERT. Certain! un homme en doit toujours à...

ESTHER. Ne m'avez-vous pas dit, pour me rassurer, l'autre jour, qu'un modeste, ce n'est pas une femme?

GILBERT. Mais j'ai dit que, pour un peintre, souvent c'est d'avantage.

ESTHER. doucement et souriant le chariot. Pourquoi qu'il travaille, la peinture!

GILBERT. A l'Innocence, ou à la Bacchante?

ESTHER. elle quitte son chapeau, son chapeau. C'était à la Bacchante hier... C'est le jour de...

GILBERT. hier le chariot Bacchante. Ah! c'est que... aujourd'hui, je me sentais plus en verve, pour ceci...

ESTHER. Et moi, aujourd'hui (ah! il faut me pardonner), il me semble que je n'aurais pas bien l'expression que vous désirez. Je suis encore un bien mauvais modeste.

GILBERT. la regardant longuement. Ah! je n'en aurai jamais du plus charmant! Prenez donc votre voile et travaillez. (Esther, maintenant l'estrade, se dirige comme l'Innocence, et commence à poser. Quelque à l'orchestre. Moment de silence rompu par le travail de Gilbert. Tout à coup, il s'écroule lamentablement.) Non! non! nous n'y sommes pas!

ESTHER. O mon Dieu!... je pose mal!

GILBERT. Vous ne posez pas mal; mais vous ne vous drapez pas bien. Je veux dire que vous vous voilez trop! La vraie Innocence que je veux peindre, est ignorante de tout mal;

n'ayant pas conscience du danger, elle ignore... même la pudeur!

ESTHER. simplement. Je ne sais pas faire ces distinctions-là, moi monsieur, je crois que, s'il y a une pudeur que le danger éveillé, il y a la pudeur que la mère transmet à sa fille; je ne connais que celle-là...

GILBERT. Oui, oui, pardonnez-moi, Esther; c'est vous qui avez raison! Parlez encore, Esther! j'aime à vous entendre!... Il faut parler, d'ailleurs, pour accentuer la vie.

ESTHER. doucement. Vous ne pouvez pas me voir?

GILBERT. La parole anime le regard... et j'ai besoin du regard.

ESTHER. Mais alors pour me donner un regard vivant candide, il faudrait à avoir que des pensées candides!

GILBERT. Eh! ne sont-ce pas les vôtres, pauvre enfant?

ESTHER. Mais, demain, les mêmes pensées ne seront plus guère de saison quand je pourrai pour votre Bacchante...

GILBERT. Non, sans doute! et, comme je veux l'avancer, cette Bacchante, que j'ai faite jusqu'ici, un peu trop... jeune, un peu trop innocente... par votre faute! il faudra faire effort demain, pour penser à autre chose.

ESTHER. naturellement. A quoi?

GILBERT. Eh! mais à autre chose!... aux vœux exaucés, aux livres de la vie... à l'innocence!

ESTHER. Ah! monsieur, comment faire pour se repandre ce que l'en ignore? Tenez, pour moi, c'est l'innocence. (Comme l'Innocence, Gilbert abaisse son épave nue et le regarde. Elle reprend.) Je vous le disais bien que j'étais un mauvais modeste.

GILBERT. non, non. Vous!

ESTHER. continuant, avec tristesse. Et que ferai-je alors, si l'ouvrage ne reprend pas?... et quand il reprendrait même?... (En regardant Gilbert, avec espérance.) J'ai de si mauvais yeux! Ce malheur!

est arrivé, tenez, à uno de mes compagnes, et elle, elle a eu l'idée de... Mais pardon! je vous ramène sans doute!

GILBERT. Oh! non! votre voix me sert et m'inspire!

ESTHER. Ma compagne... en l'idée de se mettre au théâtre... (s'agitant.) J'aimerais, je l'ai dit voir hier; elle m'a montré un costume si original, que j'ai pensé à vous le faire voir... J'ai demandé qu'en l'exposai-je aujourd'hui? et je suis mal!

GILBERT. Vous avez bien fait! Elle a donc réussi au théâtre, votre compagne?

ESTHER. Oui, par malheur!

UN DOMESTIQUE. Une cause qu'on apporte pour mademoiselle Esther...

ESTHER. Tiens !... justement !

GILBERT, se dégageant. Mettez cette cuisse là. (A Esther.) Vous verrez cela après notre séance. (Le domestique place la cuisse derrière le paravent, puis se retire. Après une courte pause, Gilbert reprend.) Parlez donc, Esther ; eh ! vous le pouvez hardiment : je fais vos minis... Pourquoi donc dites-vous que votre amant... a réussi... par malheur ?

ESTHER. Parce qu'elle n'a pas su préserver sa vertu des entraînements qui se rencontrent, m'a-t-on dit, dans la vie de théâtre...

GILBERT, rigolant. Ah ! lui ! ça rapporte tant, la vertu !

ESTHER. Ah ! vous êtes dans un de vos jours de doute, on dirait. Mais, monsieur, le vertu n'est pas faite pour... rapporter ; personne n'a de quoi la payer, d'ailleurs ; et, le jour où elle perdrait son désintéressement, elle s'appellerait l'hypocrisie.

GILBERT. Bravo ! c'est bien mon amant que j'entends !

ESTHER, sans s'arrêter. L'hypocrisie ! oui, tenez, une chose horrible, un dur travail, un masque qu'il faut se forcer à se supprimer, un lieu d'être librement ce que vous a fait la nature. (Tant en parlant, et voyant que Gilbert insistait sans la repaître, elle a rejeté son amant sur son fauteuil, et se penche vers lui, et lui dit :) Vous n'avez rien de mieux à me proposer, prévoyante et comme autrefois. Ne l'oubliez plus, Gilbert, car elle la vint.

GILBERT. Esther !...

ESTHER. Eh bien ?

GILBERT. Esther ! vous vous oubliez !... A quoi songez-vous donc ?

ESTHER, le front baissé. Eh ! mais à l'inconnu dont vous parlez tout à l'heure, aux vœux exaucés, aux ivresses, à l'amour !

GILBERT. Ma Baccante !... Oh ! comme vous êtes belle, Esther ! ob ! rester ainsi !... A la Baccante donc ! attendez, attendez !...

ESTHER, riant. Non ! non ! non ! non ! notre séance est finie... (Elle s'approche de l'entrée comme pour partir.)

GILBERT. Qu'importe ! restez encore ! Vous n'avez jamais été si belle, Esther !...

ESTHER, riant. L'heure est passée !

GILBERT. Non ! non ! restez, je vous en supplie ! (Il se met à genoux.)

ESTHER, amèrement. Ah ! faux artiste, qui songe plus au modèle qu'à l'œuvre même !...

GILBERT. Je ne sais plus, je suis fou !...

ESTHER, voyant entrer le domestique. Oubli ! (Gilbert se retire ; Esther se jette derrière le paravent.)

LE DOMESTIQUE. Un billet très-pressé, écrit au crayon par quelqu'un qui attend lui.

GILBERT, allant tout de suite à la signature, et encore tout trempé. Vertoud !... ah ! oui, le contre-maître ! (Lisant.) « Il faut absolument que je vous parlie ; il y a de l'existence de la maison Roussou. » A l'entrée.

SCÈNE X

GILBERT, VERTOUD, puis ESTHER, puis NOËL, HECTOR, D'ANDIMION.

GILBERT, à Vertoù. Que se passe-t-il donc, monsieur Vertoù ?

VERTOUD. Monsieur, voici : vous banquer, M. Roussou, à qui vous m'avez adressé, m'a refusé de l'argent.

GILBERT. C'est impossible !

VERTOUD. Il dit que, par amitié pour M. Roussou et pour son pupille, il doit... s'acquiescer avec vous... Bref, il veut vous voir... En attendant, je n'ai pas pu payer entièrement le dernier quinquaine, je n'ai donné que des acomptes. Il y a des mécontents et même quelques fuyards. Si nous ne payons pas toute la quinzaine courante et les arriérés, peut-être ne pourrions-nous pas faire face à nos commandes.

GILBERT. Je vais vous donner une lettre sur laquelle on vous remettra de l'argent... Attendez. (Il va à la petite table et écrit hâtivement.)

VERTOUD, à lui-même. Va, mon garçon ! va ton train ! si le père Roussou tarde encore à revenir, tout n'ira pas sur des roulettes ! (En regardant autour de lui.) Quel luxe ici ! qu'est-ce qu'on a donc fait pour avoir tout ça ?... Laisse faire, va ! si je parviens à m'en débarrasser un jour !...

GILBERT, se relevant. Tenez, Vertoud, allez vite ! chez M. Kant, rue Taillou. J'irai demain au Havre, moi, et j'arrangerai tout cela... Allez, et, en attendant, je vous en prie, faites pour le mieux !

VERTOUD. Soyez tranquille ! (En sortant, et d'un ton dégoûté.) Je fers comme pour moi.

GILBERT, seul. Oui, oui, j'irai... demain... ou après demain... car demain... (Regardant sa montre, puis élevant sa main à sa tête.) Esther, vous reviendrez demain, n'est-ce pas ? (Silence.) Vous m'entendez, Esther ?

LA VOIX DE VERTOUD. Oui, monsieur, oui, j'entends. (Silence.)

GILBERT. Je vous reverrai demain, n'est-ce pas ?

ESTHER, reprenant le paravent, et se relevant dans une riche toilette blanche. Jamais, monsieur ! Je suis madame Gordini !...

GILBERT. Vous êtes... ? (La voit lui manger. Noël, d'Andimion et Hector passent l'un après l'autre au fond.)

D'ANDIMION, s'arrêtant. Notre chère vestale ! est-ce possible !

HECTOR, s'avançant. La chère Phryné !

NOËL, de même. L'ange du testament !

ESTHER, les regardant sévèrement. Une femme qui se venge, messieurs ! Ah ! vous avez du talent, comme Gilbert ! vous en avez juste dans la caricature !... Je vous rapporte « le boudoir de madame Gordini »... S'il vous plaît de le recommencer, vous pourrez désormais me faire ressembler ! (Elle jette aux pieds de Gilbert le drap du premier acte.) Monsieur d'Andimion, votre bras jusqu'à ma voiture.

D'ANDIMION. Avec bonheur, chère belle !...

GILBERT, s'élançant. Madame !

ESTHER, se relevant. Monsieur ! regardez-moi bien une dernière fois, vous ne me reverrez jamais. (Elle sort au bras de d'Andimion.)

ACTE TROISIÈME

Chez M. Kant, à Paris.

(Quelques mois plus tard.)

Un salon orné en fond sur un autre salon par une grande arcade. — Au milieu, deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

KANT, HERMINE KANT, MADAME DE DURAND, D'ANDIMION, HECTOR, BLANCHE, puis MATHIEU, puis M^{lle} ADELEINE et MADAME DAVIN, puis NOËL. Au lever de scène, madame de Durand et mademoiselle Kant sont assises sur le divan, auprès d'un filon et sont dans un fauteuil ; Hector est assis dans un autre fauteuil en face plus loin ; Kant et d'Andimion sont debout.

KANT. Vous êtes la bonne même et je voudrais que tous mes invités vous entendissent, chère madame de Durand !

DIANE. Eh ! vous Dieu, chère à sa maison. J'ai choisi la mienne : elle disparaît à l'instant.

HERMINE. Vous êtes la bonne même, papa à raison ! C'est brigitel, ça, le charité !

HECTOR, de sa place. Mon Dieu, ce qu'on donne, c'est si peu de chose, que je veux bien, moi ! Mais si vous croyez que c'est com mode !... Je filme, je rencontre un vieux bonhomme malade ; je vois bien qu'il ne filme pas pour son plaisir, lui ; je vais être charitable ; mais, le temps d'être mes jolis, il est loin ! Je ne peux cependant pas aller sans gants, ça, diable !

D'ANDIMION. Tu ne parles pas des pauvres honteux ; on dit honteux, et il y a de quoi ! Eh bien, c'est là...

HECTOR. C'est là, c'est là ! Il faut grimper à leur sixième, n'est-ce pas ? (Quand on arrive, le monsieur... Hermine vient de mourir en laissant cent mille francs dans un pot à beurre !)

HERMINE. C'est arrivé ! je l'ai dans le journal.

DIANE. Tout cela est trop vrai, et c'est pour y remédier que j'ai fondé une grande association sous ce titre : *Fias de pitié* !

Le titre dit le but ; le moyen, c'est un droit que nous prélevons dans les bals, concerts, loteries, etc., etc. Et puisque vous m'approuvez, monsieur Kant, laissez-moi organiser une quête dans votre bal... Vous le donnez pour annoncer le mariage d'Hermine avec M. Féréal. Cette quête portera bonheur aux époux !...

KANT. Faut-il vous remercier ?

DIANE. Nous en chapeurons nos plus jolies danseuses : Hermine d'abord, mademoiselle Blanche aussi.

BLANCHE et HERMINE. Ce sera charmant !

D'ANDIMION, qui regardait au fond, se penche vers madame Davin. Oh ! oh ! en fait de danseuses, voici une jeune fille ravissante !...

HECTOR, regardant aussi. Dix huit ans, c'est déjà un peu vieux pour moi !...

HERMINE, regardant. Ah ! (A Blanche.) C'est Madeleine (aux autres personnes), une amie de content ; je l'ai rencontré hier avec sa gouvernante et je l'ai décidée, non sans peine, à venir ce soir.

DIANE. Elle sera une de nos quidottes. (Kant est assis au-dessus de Madeleine, qu'il adresse à Hermine ; elle s'assied à droite.)

HECTOR. Miracle, merveille, miracle ! voilà Noël ! Noël, qu'on n'aurait pas vu depuis deux mois ; c'est une résurrection !

NOËL, entrant et saluant. Madame de Durand... Mademoiselle... Messieurs.

KANT, passant à Noël. Enfin, mon cher client, vous voilà !... Et la santé ?

NOËL. Oh! moi, une santé superbe! ça me tue! Et vous, vous allez bien?

KANT. Moralement, ou! Mon affaire... ma grande affaire du côté de maires, ça n'a rien de nouveau boulevard doit couper en deux... elle est terminée d'acier! Mais... je souffre du côté du cœur...

HERMINE, qui salue. Ah! papa, tu es toujours couronné ça des malades. Langueurs et sans plus dit que tu es capable de vivre jusqu'à cent ans!

NOËL, avare. En effet, malade, j'ai entendu parler de votre mariage. Je félicite Féréol!

HERMINE. Félicitez-moi aussi, monsieur! Féréol a tout ce qu'il faut pour faire sa position.

HECTOR. Ah çà! Noël, tu deviens rare et mystérieux; toi-ce que tu travailleras?

NOËL. Je fais des essais, des expériences...

KANT, vivement. Sur quel côté?

NOËL. Sur diverses méthodes de travail... Et... suis-je sérieux, hein? C'est l'effet de l'argent; espérons que ça ne durera pas longtemps.

MATHIEU. Parbleu! n'êtes-vous pas le client de M. Kant?

D'ANDIMON, à droite. Vous plaisantez donc toujours? M. Kant, un si simple homme!

HECTOR. Si généreux!

D'ANDIMON. Un homme qui n'a rien à lui!

MATHIEU. Justement, à la fin tout ce qu'il a.

D'ANDIMON, à Kant en lui prenant le bras. Est-ce vrai, cher ami? Kant, remettez-vous les. Oh! tout! tout! c'est beaucoup dur!

(Il s'adresse au répertoire du groupe des dames; Mathieu et Noël restent au fond. Fin du Paire; il se dégage le sein.)

NOËL. Vous voilà donc, veuf avare!

MATHIEU. Vous voilà bien, mange-tout!

NOËL. Incroyable égoïste!

MATHIEU. Éternel bobémien!

NOËL. Mais, serrez-moi! pourquoi n'avez-vous plu, vous?

MATHIEU. Pourquoi diable ne n'avez-vous pas d'opinion, vous?...

(Il remonte au second. Madame et Madame Davin trouvent toutes sur le devant de la scène.)

MADAME DAVIN. J'ai donc eu tort de vouloir que vous m'aimiez à ce bal, mon enfant! Vous ne pouvez pas vaincre votre tristesse?

MADAME. Essayant de sourire. Mais, Davin, je suis donc triste?

MADAME DAVIN. Oui... je connais ma Madeline, moi.

MADAME. Mais songe donc, Davin, un bonheur que j'ai cru toucher! un bonheur préparé par mon père, le voir ainsi perdu!

MADAME DAVIN. Mais, ma fille...

MADAME. Mais, voulez-vous? Songe donc! songe donc! Je le rencontre, ce jeune homme... Hélas! ce n'est pas moi future, mais tu sais bien qu'il est charmant! je sens que je vais l'aimer... et je me le reproche à l'absolu; mais vous savez que c'est lui, lui-même que mon père a rêvé pour moi! L'espère alors, je ne raisonne plus mon cœur, j'aime enfin! Et puis tu viens m'apprendre que... Gilbert vit dans un monde... (S'adresse à elle.) Tiens, vois-tu, je dis encore Davin, comme le jour où je t'appelais mon fiancé! Ah! Davin, ma bonne DAVIN, je voudrais bien revoir mon père.

MADAME DAVIN. Mais cela ne tardera plus, chère enfant! puisqu'il nous écrit de Bruxelles, où il a dû s'arrêter, de partir demain pour aller l'attendre au Havre?

MADAME. Oui, oui, c'est vrai! Ah! le revoir! quelle joie! Tiens, regarde, me voilà guère... Allons, viens admettre les toilettes, viens et, si tu me vois redevenir triste, dis-moi : « Madeline tu embrasses ton père demain... » Et je risai. (Elle salue une dame en sortant avec Madame Davin.)

SCÈNE II

KANT, HERMINE, BLANCHE, DIANE, D'ANDIMON, HECTOR, MATHIEU, FÉROL, arrivant l'air content; INVITES.

DIANE. Ah! une valise!

D'ANDIMON. Madame, vous venez comme un ange alléguant! Si vous voulez m'accorder...

DIANE. Je le veux bien, monsieur.

D'ANDIMON, à l'assemblée. Ah! madame! vos lèvres prêchent beaucoup la charité; mais vos yeux ne sont guère charitables. (Elle rit, se désolant.)

HERMINE; elle vient toucher au bras Féréol, qui a pris son carnet et s'est mis à calculer. Monsieur... (Il se retourne.) C'est tout... Vous m'avez demandé la première fois et...

FÉROL. Oui; mais j'ai à causer avec M. Kant d'affaires... très-pieuses.

HERMINE. Avantagieuses?

FÉROL. Avants...? Oui, oui.

HERMINE. Alors, je vous laisse libre. (A Blanche.) Blanche, console-moi, puisque tu ne vaux pas. (Elle conduit Blanche devant une jardinière pendant ce qui suit; elle coule des larmes et les pleure à Blanche, qui lui met un bouquet.)

MATHIEU, s'approchant d'elle sans qu'elle le sache. C'est quelques-uns drôles, les couleuses des petites filles...

BLANCHE. Oh! tu n'auras pas besoin de consolations, toi! En fait de mari, rien ne vaut un homme dans les affaires; il vous gagne beaucoup d'argent et il vous laisse beaucoup de liberté.

MATHIEU. Je ne veux pas mener le train de madame de Grandbel, moi! et tout d'un coup tout du suite, pour avoir encore fait après! Quand nous serons bien riches, nous verrons.

MATHIEU, à part. La raison sème!

BLANCHE. Moi, j'en veux à mon père de me marier si pauvrement! cent mille francs! ma dot valait mieux que ça... C'est vrai qu'il y a un oncle; mais il n'est pas vieux, il peut se marier et...

(Elle se penche le bras et s'adresse à elle.)

MATHIEU. Charmant! ça a cinquante ans avant d'en avoir vingt-cinq. (Il se dirige vers le fond.)

SCÈNE III

FÉROL, KANT.

FÉROL, à Kant, qui traversait le scène. Stop! il faut que je vous parle.

KANT. Tout à vous, cher ami... Eh bien, que dites-vous de moi? Quelle société, hein! toutes les aristocrates! Et quelles femmes!... des marquises, des comtesses.

FÉROL. Et madame Gordiani!

KANT. Hein?

FÉROL. Elle est invitée, je le sais. Rien-vous fou? Voyons! est-ce qu'on reçoit madame Gordiani?

KANT. Ah! ne faisons pas de vertu, mon cher! c'est ruineux! Madame Gordiani est ma cliente; comme je lui offre une traite mille francs d'actions, elle a répondu qu'elle les prenait si j'en avais à mon bal; je l'ai invitée; elle est très-élégante, très-distinguée même! personne ne s'effaçait...

FÉROL. Un air de destin. Personne?

KANT. A moins que ce ne soit vous, mon gendre!

FÉROL. Votre gendre, votre gendre! Ce ne seront toujours pas vos petits-enfants qui feront des cocottes avec des billets de mille!

KANT. Qu'entendez-vous par là? et qu'avez-vous donc? A la fin, vous m'agacez! Vous n'auriez pas un autre air en venant m'annoncer... le mariage!

FÉROL. Et si c'était ça que je vinsses vous annoncer, ça diriez-vous?

KANT. Moi? Rien... je me mettrais à rire.

FÉROL. Ne poussa donc pas! Justement, depuis que vous m'avez accordé votre fille, mon cher Kant, ça va mal; vous avez trop estropié, découvert Pierre pour couvrir Paul, même les capitaux de ceux-ci aux affaires de ceux-là... ça se gâte!

KANT, haussant les épaules. Plus enfant que sa fille!

FÉROL. Oui, oui, pour ça!... Je viens de m'ennuyer à la dresser votre fille, tenez, etc... (S'adresse à ses carats) voilà votre bulance. Je suis bien content d'espérer vous avez pour accorder votre dot et votre accorde; mais...

KANT. Vous ne savez rien! (Il a pris le papier et il en fait un carnet avec lequel il joue.)

FÉROL. Je suis que vous avez, dans quelques jours, une échecesse monstrueuse et que votre cassette (c'est lui qui vient de me le dire) vous a donné la démission...

KANT. Tout mieux! j'en prendrai un autre, à qui je ferai verser un centonement plus fort. (Se rapproche de Féréol.) Et, quand la balance sera vaine, nigaud, il se résistera mon père de maisons!

FÉROL. Oui! il vous reste votre père de maisons, de hicoques, de mazuars; il vous reste, mais sans la moindre exploitation...

KANT, tremblant. Vous dites?

FÉROL. Tout entier à votre bal, vous n'avez donc pas encore vu un journal du soir? (Il en tire un de sa poche, et, montrant en montrant à Kant.) Tenez, tenez, ici! Voilà qui dit le tracé réel du nouveau boulevard; vous voyez que ça n'édouera même pas vos acquisitions.

KANT, se calmant. Voyons, voyons!

FÉROL. Vous êtes dit; mais le plus riche que vous aient moi-même de vous en vendant, sous le sceau du secret, un tracé... chiqué. Digérez-le donc maintenant votre père!

KANT, avec des expressions d'incrédulité. Ah!... ah!... ah!... (Se redressant.) Eh bien, après? Je n'ai donc que cela, moi! et je suis perdu!

FÉROL. C'est pas? Orez donc dire que je suis perdu!

KANT. A moins que...

FÉROL. Tassez-vous! vous êtes stupide. Croyez-vous que je ne devine pas?... mes prenos-vous... pour... un bailleur de fonds? Soyons donc francs, mon cher! vous voulez me rendre ma fille.

FÉROL. Je veux...

KANT. Vous avez trouvé mieux qu'il n'en a, c'est bien. Je pourrais vous dire que je lui donne cent mille francs de plus... Je n'en ajouterais pas même dix mille; je vous rends votre parole.

FÉROL. Cependant, monsieur...

KANT. Assai... vous avez voulu cette explication, il est bien

gros. J'ai su que vous aviez été mauvais fils; vous aviez été mauvais époux. Pour les affaires qui nous restent à régler, venez demain. L'argent qui doit vous revenir vous sera compté jusqu'au dernier sou... Vous verrez ensuite si je suis perdu...

FÉROU, se dégageant à tort. Oh ! je sais que vous êtes très-fort !

KANT. Mais non... je suis perdu. (Sécherement.) A demain.

FÉROU. A demain ! (A part, en sortant.) Vous verrez qu'il s'en tirera !

SCÈNE IV

KANT, GILBERT, NOËL. Lorsque Kant se trouve seul, il déballe précipitamment le papier sur un carnet et le regarde avec une attention qui diminue l'effort. Extérieurement, au moment, par deux côtés différents, Noë et Gilbert, se se reconnaissant, ils s'arrêtent.

GILBERT. Noë !

NOËL. Gilbert ! (Après un silence.) Comme te voilà changé !... fatigué... vieilli... Ah ! mon pauvre Gilbert ! toi non plus, tu n'es pas de force, et tu aurais besoin de quitter un peu Paris !

GILBERT, après un peu d'hésitation. Eh bien !... tout ce que de demain nous allons avoir le Havre ?... Je n'ose pas y aller seul.

NOËL. Si je le veux ? Ah ! Gilbert, voilà un bon mouvement ! Non, ne dis rien de le faire par toi seul, un motif... Madame Gordon ?

GILBERT. Ne me parle pas d'elle ! je veux qu'il soit fait comme elle l'a dit elle-même... et ne la revoir jamais.

NOËL. Ah ! ah ! ton caprice dure encore.

GILBERT, amèrement. Mon caprice ?

NOËL. Eh oui, elle est belle elle a peut-être des vingt ans ! mais, un jour, tu te sentiras dans le cœur bien autre chose, qui te fera criser : « Le voilà, l'amour ! »

GILBERT, avec un sourire moitié railleur et moitié triste. Arrête ! En attendant, il faut que je parle à Kant pour pouvoir aller demain au Havre...

NOËL, moquant Kant. Eh bien, mais la voilà, le seigneur Kant, partageons-le-moi !

GILBERT, allant à Kant. Bonsoir, mon cher ; je viens de saluer votre Honneur, elle est charmante !

NOËL. C'est la vraie fille de son temps et de son père ! c'est la mise de l'archaïque... Férou, multiplié par elle, deviendra millionnaire comme vous.

GILBERT, à Kant. Je lui ai demandé un quadrille et à vous je viens vous demander...

KANT, inquiet. De l'argent ?

GILBERT. Oui. Mon futur ne revient pas. J'ayais ses lettres, tout va mal toujours chez sa sœur, mais je crois que tout va plus mal encore à notre usine !

KANT, de même. Ah !

GILBERT. Moi, j'aurais, je ne dépensais du moins qu'un argent à moi ; mais les sommes énormes que vous m'avez fait réaliser pour vous les confier, c'est la fortune de M. Rousseau.

KANT, de même. Je le sais... mais les bénéfices...

NOËL. Oui, plus tard ! Bénéfice est un mot grec qui signifie plus tard.

GILBERT, reprenant. Et, comme il s'agit de faire ceci à des hommes pressés, car Verdot, le gredin ! a travaillé pour lui... il faut de l'argent... tout de suite.

KANT, agité et essouffé de rire et se tournant vers Noë. Tout de suite ! Il est adorable !

NOËL. Je suis adorable aussi, moi, car je suis venu vous demander avant de l'argent...

KANT, maintenant. Oh ! l'argent, cher ami ! je ne puis en donner pas.

NOËL. Pourquoi donc ? Est-ce que les affaires vont mal ?

KANT. Les affaires n'ont jamais mieux été.

NOËL. Alors vous pourriez me donner...

KANT, essouffé de l'air. Encore !

NOËL. Combien, encore ? Je n'ai rien reçu.

KANT. Parce que... vous n'êtes pas encore assez reconnaissant.

NOËL. Quel bon ! moi ! mais j'ai tenu pour mon argent un emploi raisonnable.

KANT, dont l'attention s'accroît, allant et venant. Allons donc ! d'autres affaires, n'en e-je pas ? toujours des affaires ! On va... on va... on en fait, des affaires ! jusqu'à ce qu'on se trouve pris entre deux chaises, et alors, on est broyé ! comprendrez-vous... (S'essouffant de l'air.) Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc que cette musique ? C'est étonnant ! Silence ! (Les deux chaises étendus de Noë et de Gilbert, ils reviennent au premier.) Ah ! par là ! C'est la chaise qui me porte à la tête... (Ils sont en équilibre.) Une glace, (il voit tout un coup plusieurs verres de punch.)

GILBERT. Qu'est-ce ?

NOËL, s'essouffant. Mon cher Kant, avec ou sans bénéfices, rendez-moi ce que j'ai écrit vous ?

KANT, se levant. Oh ! si c'est ainsi, venez demain. (A Gilbert, assis devant Noë.) Venez aussi, mon cher cousin.

NOËL. Et nous aurons notre argent... demain ?

KANT. Ma parole d'honneur !

NOËL. Baoum ! (A lui-même.) C'est inquiétant !... Seigneur Millard, je ne vous quitte plus !

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE DE GRANDBEL.

KANT, qui se dirigeait vers le fond, se retourne au face de madame de Grandbel, qui entre. Vous, madame la comtesse ! quel bonheur pour ma tête ! Je n'ose plus dire : « Comme vous nous venez tard ! »

LOUISE, après avoir répondu au salut de Gilbert et de Noë. C'est moi, tard ? Je n'ai été qu'à Paris. (Gracieusement.) Je le regrette pourtant.

NOËL, la regardant et regardant Gilbert. Elle l'a regardé, l'air coquet !

LOUISE à Kant. Je le regrette, en entrant dans vos salons, monsieur Kant, une tête de prince !

KANT, se remuant peu à peu. En effet, madame j'attends ce soir de très-beaux noms. Les Pombouille, les Valois d'Ury, les d'Ajuda-Torres...

LOUISE, personne, pas même madame d'Orthe, n'eût-elle oublié l'absence de la comtesse de Grandbel !

LOUISE, plus froidement. Ah ! vous avez madame d'Orthe ? Mes compliments ! on dit qu'elle sera la reine de Paris, cet hiver.

KANT, tout à fait ravi. Madame la comtesse a donc l'intention d'habiller ?... Mais n'aurons-nous pas l'honneur de voir M. le comte ?

LOUISE. Il va venir. Aux Italiens, il m'a semblé que mon bouquet était fané. Tandis que je m'en venais ici, au bras de M. d'Ajuda-Torres, qui était dans ma loge, M. de Grandbel, à travers la nuit, s'est mis en quête d'un autre bouquet ; mais vous le verrez. (Riant.) J'ai cru devoir qu'il voulait vous demander de l'argent.

NOËL, à part, se regardant Kant, qui comprime une grimace. Baoum !

KANT. Je serai aux ordres de M. le comte. (Il salue par geste.)

NOËL, le supportant au passage. Dites-moi donc, monsieur Kant !

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE VI

GILBERT, LOUISE.

LOUISE. Il faut donc venir ici, monsieur, pour vous voir ? — On se résignait, peut-être, si vous délassiez notre monde pour une soirée plus haute ; mais on s'afflige en entendant dire que vous descendez vers un monde inférieur... où l'on oublie le mien...

GILBERT. A qui la faute, madame, si je m'y trouve entraîné, à qui, si ce n'est à moi ?

LOUISE. Achevez donc !

GILBERT. Si ce n'est à vous, madame ?...

LOUISE. A moi !

GILBERT. Quand je vous ai revue à Paris, quand je vous ai rendu ce mouchoir...

LOUISE, vivement. Qu'on m'avait pris.

GILBERT. J'étais tout prêt, dans ma soif de tendresse, à m'offrir que vous ! Je ne vous le rendais, ce mouchoir, je vous l'ai dit alors, qu'après l'avoir mouillé de larmes... Vous, madame, vous ne me répondez que par des promesses...

LOUISE. Je ne vous ai rien promis.

GILBERT. Rien s'il vous plaît ! Mais les femmes ont mille façons de promettre sans qu'une seule se tienne... à moins qu'elles n'aient ! Oh ! alors, elles se jurent !

LOUISE. Vous m'avez promis, madame, mais vous m'avez promis, et espérer et désespérer ; toutes deux quand vous m'entendrez vous m'indiquer...

GILBERT. Rien ne dispose mieux un cœur jeune à des folies... qu'il déplorera plus tard... J'ai cessé de vous aimer dans des folies pareilles.

LOUISE. Et je les déplore, moi, plus que vous-même.

GILBERT, avec tristesse. Vous, madame ?

LOUISE. Croyez-vous donc que je n'en ai pas souffert ?

GILBERT. Vous ?... Mais vous tenez donc bien à une fille croix encore une fois que vous m'aimiez ?

LOUISE. L'ingrat ! mon Dieu ! que faut-il donc lui dire... Revenez ! le voir, ce mouchoir où vous avez pleuré... Prenez-le !

GILBERT. Vous ?... Mais vous tenez donc bien à une fille croix encore une fois que vous m'aimiez ?

LOUISE. L'ingrat ! mon Dieu ! que faut-il donc lui dire... Revenez ! le voir, ce mouchoir où vous avez pleuré... Prenez-le !

GILBERT. Vous ?... Mais vous tenez donc bien à une fille croix encore une fois que vous m'aimiez ?

LOUISE. L'ingrat ! mon Dieu ! que faut-il donc lui dire... Revenez ! le voir, ce mouchoir où vous avez pleuré... Prenez-le !

GILBERT. Vous ?... Mais vous tenez donc bien à une fille croix encore une fois que vous m'aimiez ?

LOUISE. L'ingrat ! mon Dieu ! que faut-il donc lui dire... Revenez ! le voir, ce mouchoir où vous avez pleuré... Prenez-le !

GILBERT. Vous ?... Mais vous tenez donc bien à une fille croix encore une fois que vous m'aimiez ?

LOUISE. L'ingrat ! mon Dieu ! que faut-il donc lui dire... Revenez ! le voir, ce mouchoir où vous avez pleuré... Prenez-le !

SCÈNE VII

LES MÊMES, HECTOR, D'ANDIMON, MATHIEU, DE GRANDBEL, INVITÉS.

GILBERT, apercevant les invités et s'élancant devant Louise. Votre morchoir, madame, quo vous laissez tomber...
D'ANDIMON, apercevant le comte, qui est resté immobile. Le comte aura-t-il vu?

HECTOR. Non, les maris sont myopes!... C'est une grâce d'état.
DE GRANDBEL, allant à sa femme, et d'un air empressé. Madame, voici votre bouquet... Je vous demande grâce pour un si long retard, mais j'ai dû frapper chez plusieurs fleuristes, avant de rien trouver qui fût digne de vous.
LOUISE. Mais c'est charmant, cela, monsieur! Comment pourrai-je cetto chérie?

DE GRANDBEL, retournant. Oh! je suis déjà payé!... (Se tournant vers les hommes.) Heureux de vous rencontrer, messieurs! Précédemment, je comptais vous venir demain. Vous savez que notre ami d'Hautcourt a une vraie forêt à lui du côté de Lille. Il nous y attend tous demain pour une grande chasse. (Accrochant un peu.) Je serai heureux de vous y voir, monsieur d'Armeroy, Hector aussi, M. Mathieu aussi... J'ai promis d'emmener M. Mathieu ainsi que M. d'Andimon.

MATHIEU. Beaucoup d'honneur pour moi!
DE GRANDBEL. Et pal à M. d'Armeroy de prévenir quelqu'un de ses amis, M. Noël, etc... M. Féroù, il sera le bien venu.
GILBERT. Merci, monsieur le comte.

DE GRANDBEL. Il est fâcheux que ce soit si loin, ce diable de domaine!... Cela touche à la frontière, je crois... Mais, avec le chemin de fer, on y est bien vite. Nous faites-vous l'honneur d'accepter, messieurs? (Murmures et signes d'assentiment.) Messieurs, je vous remercie (il s'écoue).

HECTOR, gagnant, lui, à Gilbert. Tu sais que le comte n'a jamais trahi son honneur?

D'ANDIMON, de même. Demain, mon cher, vous êtes mort!
GILBERT, de même, à d'Andimon. Vraiment? Eh bien, vous n'embarrassez par votre procédé, et je revivrai comme vous.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HERMINE, puis MADELEINE.

MARC, domestique de Kant. Il s'approche de madame de Grandbel pour lui dire à voix basse. Il y a un valet de pied de l'hôtel de Grandbel. Il est envoyé par la nourrice pour dire à madame que le fils de madame est souffrant.

LOUISE, bas. Ah! pauvre enfant!... Ma voiture! et pas un mot à M. le comte... (Seule de Marc.) Il s'alarmera trop!

HERMINE. Monsieur d'Armeroy, voici le quadrille que je vous ai promis. Madame d'Orligny d'ailleurs, a ce quadrille... (à sa sœur, Louise s'en va.) Elle vient de faire son entrée dans une toilette... Figurez-vous une robe à fond de satin blanc couverte de volants d'Angieterre, relevés par de petits nœuds de rubans et d'émeraudes formant bouquet, une merveille! Les hommes sont ravis, les femmes sont furieuses, c'est un triomphe!

LOUISE, vivement. Votre bras, monsieur d'Andimon.

D'ANDIMON, se précipitant. Ah! madame!... (Bas, à Hector, qui se dirige comme on se voit en l'en dans.) Elle me revient toujours, c'est passionnant! (Au comte.)

HERMINE, à Gilbert. Je vous attends, monsieur.

GILBERT. Ah! pardon! (Il lui offre le bras.)
MADELEINE, entrant. Hermine! C'est toi que je cherchais.

GILBERT, en la reconnaissant, à part. Elle!

MADELEINE, se regardant qu'il l'entraîne. M. Kant l'attend dans ton petit salon; il dit qu'il a agité d'inutiles très-graves.

GILBERT. Oh! s'il s'agit d'intérêts, c'est sacré; allez, mademoiselle! je me résigne. (A la voix de Gilbert, Madeleine, levant la tête, l'a regardé et recule.)

HERMINE. (Bas) Vous êtes bon! Mais vous pouvez demander à ma tante si elle veut être votre danseuse à ma place... (Elle s'en va.)

SCÈNE IX

GILBERT, MADELEINE.

GILBERT. Le voulez-vous, mademoiselle?

MADELEINE, étonnée. C'est vous, monsieur! vous!

GILBERT. Vous me reconnaissez donc?

MADELEINE, très étonnée. Si je vous...? (Se contenant.) Vous me reconnaissez bien, vous, monsieur!

GILBERT. Oui, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai vue plus longtemps... pendant l'évanouissement qui vous rendait si... Est-ce vrai que vous entendiez...?

MADELEINE, muette. Oh!... confusément! (A part.) Lui! c'est

lui!... Et je n'ai pas la force de fuir, je tremble, je... (Elle chancelle et s'assoit sur le divan.) Vous permettez, monsieur?

GILBERT, à part, en la regardant. Elle a vraiment un charme que je n'ai vu qu'à elle!

MADELEINE. Vous ne me demandez pas de nouvelles de l'orphelin de la rue Baillef? Il est va bien, monsieur. Mais... si elle vous demande de vos nouvelles... à vous, que lui dirai-je?... que vous êtes... heureux?

GILBERT, après avoir d'été sur le divan. Oui, mademoiselle! tellement heureux, que j'y gagne le spleen, comme un Anglais trop millionnaire!

MADELEINE, étonnée et triste. Vous raillez, je le vois bien! Comme je vous bien qu'il y a un changement en vous... Mais c'est possible... que vous avez souffert!... Laissez-moi vous dire ce que dirait ma bonne Devin : « Vous êtes jeune, et la Providence est là ».

GILBERT. Je le veux bien; mais elle est lasse, la Providence, elle dort.

MADELEINE. Ah! c'est comme une mère, si elle dort les yeux ouverts. Espérez donc. Vous ne serez pas malheureux toute la vie.

GILBERT. Peut-être alors ne le sera-jus pas longtemps. On m'a dit tout à l'heure que je mourrais demain.

MADELEINE, étonnée, se levant. Vraiment! on vous a dit que vous...? (Un ton sans réplique.) Vous vous battez demain, monsieur!

GILBERT, se levant. Ah! maladroite! (Bouquet de silence.)

MADELEINE. d'une voix plaintive. Ah! vous allez vous battre!... On attend quelqu'un que vous aimez.

GILBERT, balbutiant. Non... ce n'est pas cela.

MADELEINE, vivement. Alors, c'est à vous qu'on a fait l'offense, et vous ne le supportez pas; vous avez raison!

GILBERT, de même. Ce n'est pas cela non plus...

MADELEINE. Je suis indiscrette, pardonnez! (Après une pause.) Et l'on vous a dit que demain vous... (Avec force.) Oh! non! non! Il faut vivre demain! vous voulez vivre n'est-ce pas?

GILBERT. Ah! ma foi!... je crois que ça m'est égal.

MADELEINE. Ah!... vous n'aimez donc personne...?

GILBERT. Si quelqu'un dont j'ai trahi la confiance... un père!..

MADELEINE, touchée, à part. Appelle mon père son père!

GILBERT, continuant. Et, comme j'ai mérité de perdre son affection, je puis bien dire que personne ne m'aime...

MADELEINE, à elle-même. Oh! personne! (Haut) Et vous ne voulez pas me dire pourquoi ce duel?

GILBERT. Une misère!

MADELEINE, vivement. Non vous battez pas, alors!

GILBERT. Mais il y va de l'honneur d'un homme!

MADELEINE. Et ce n'est pas du vôtre? (Un silence.) Je vous plains, monsieur. Si j'étais homme, ce n'est pas ainsi que je vous dirais mourir. Attendez quelque motif plus noble, et ne mourrez pas de maux!

GILBERT, sourdant. Vous en prometiez et j'avais un moyen...

MADELEINE. Tenez, promettez que, chaque jour, vous prierez à Dieu, à l'honneur, et aux malheureux qu'il y a sur la terre.

GILBERT, sourdant. Et... je ne serai pas tué?

MADELEINE, trébuchant, à elle-même. Tué! (d'une voix faible.) Essayez! Promettez-vous?

GILBERT, plus grave. Non... Si je croyais qu'un tel vœu avait le combat dit sauver ma vie en laissant le danger à son adversaire, je me croirais libre et le ferais.

MADELEINE. Je vous remet à votre conscience; je sens qu'elle n'est pas morte. Adieu, monsieur.

GILBERT, vivement. Vous partez?... Mais vous m'avez accordé un quadrille, et... je ne vous ai pas dit que je suis retourné, une fois, rue Briffaut.

MADELEINE. Pour vous informer de l'orphelin?

GILBERT, s'arrêtant. Non! c'était... parce que je me sentais vraiment malheureux, ce jour-là! je me suis ressouvenu de vous, mademoiselle, et je m'en suis allé le soir, de notre première rencontre, j'aurais pu vous voir encore; ce n'est donc pas à l'orphelin que je pensais, c'est à vous, qui avez traversé ma vie comme un rayon! Et je me disais : « Elle me sauvera, et j'arrêterai mon sort à ses pieds... » Ah! si je vous eusse rencontrée alors, comme je vous aurais aimée!

MADELEINE, avec étonnement. Et moi, mon Dieu!... Ah! (C'est de cet instant qu'elle veut de laisser échapper, elle cache son front dans ses mains.)

GILBERT, trébuchant. Quoi!

SCÈNE X

LES MÊMES, DIANE.

DIANE. Mais la voilà, ma plus jolie quêtuse! Venez-vous venir avec moi, mademoiselle?... (Murmure, très étonné pour pouvoir répondre, se laisse emporter à gauche.)

GILBERT. Mademoiselle!... (Il s'arrête pour suivre des yeux Madeleine.)

honneur le sentiment de l'indépendance...; votre père n'a rien laissé. Eh bien, j'entends parler d'affaires embarrasées, d'une situation probable de payements... Prenez-y garde, Gilbert, pour Rousseau, une faillite, ce serait la mort!... (Cessant de lire) Ah!... (Il voit arriver et comme sautant, une grande porte à l'entrée de Percot et d'Hector, qui sortent, Hector de la droite et Percot de la gauche.)

SCÈNE III

GILBERT, HECTOR, FÉRÉOL, puis MATHIEU, puis D'ANDRÉON.

HECTOR. Comment! il n'est pas encore arrivé, M. de Grandbell! c'est incroyable!

FÉRÉOL. Assurément-nous fait quelques erreurs?...!

HECTOR. Impossible! Nous avons tous été exacts au rendez-vous donné par le comte lui-même... et c'est lui qui m'arrive pas!

FÉRÉOL. Est-ce de lui? Ah! bien, messieurs!...

HECTOR. Ici, répondant. Rien! Il n'a pas paru!... C'est ridicule!... Nous l'avez vu à Bruxelles, encore!... comme si on ne pouvait pas se leurrer aux portes de Paris!...

D'ANDRÉON, entrant de la gauche et écartant. Mon bon, quand il y a une femme dans une affaire, on doit avoir peur d'un procès indiscret, n'est-ce pas, Gilbert?

FÉRÉOL, relevant la tête. C'est vous, messieurs?... M. de Grandbell ne viendra pas, le diable n'a pas joué!... (Il donne à Hector la lettre qu'il vient de recevoir, marque d'assommoir.)

D'ANDRÉON, touchant sur une chaise. Ouf!... C'était bien la peine! Je n'en puis plus, mais ce lamproquet de Kant m'a gâté ma vie!

HECTOR. Quel gredin!

D'ANDRÉON, se relevant. Si je l'avais là, je voudrais le rouer de coups, moi!

HECTOR, de même. Moi, je le mettrais en morceaux, car c'est un diable!

D'ANDRÉON, de même. C'est un moment!

FÉRÉOL, avec une colère froide. C'est un malade!

GILBERT, de même. C'est un fripon!

MATHIEU, décidément. Il est en bas... (Ils se mettent, la porte de droite plus de droite d'avance, et Kant y apparaît.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, KANT.

KANT, entrant sans voir personne et appelant. Souffrez-moi!...

Tous. Mais c'est lui!

FÉRÉOL, criant. Stop!

KANT, sans balancer. Vous, messieurs! Quoi! ici!... me pour-

suivre jusqu'à Bruxelles?... Ça ne se fait pas!... ça n'est pas loyal!...

HECTOR. Croix de ma mère! il nous raille encore!...

D'ANDRÉON, appuyé. Gargot!... un lâche!

GILBERT. Huitième, dans le monde où vous m'avez entraîné, il n'est pas un seul homme de votre force, en impudérence! Mon-

seigneur, vous êtes un coquin! Il me l'est une révélation!...

FÉRÉOL. A moi aussi!

HECTOR. A moi aussi!

D'ANDRÉON. A moi aussi!

MATHIEU, d'interrogation. Messieurs!...

KANT, écarté. Grâce, messieurs! Laissez-moi dire ou muet! je suis tout vous rendre!...

D'ANDRÉON, de même. HECTOR. Vous avez la parole.

KANT. Oh, messieurs, tout! Au moyen d'une affaire capitale, immense, palpable; et j'en suis sûr, vous en avez un pareil! Laissez!

HECTOR. Du bonheur!... enfin! on l'attendra donc, ce mariage!

KANT. Et en le pènera; oui, messieurs! (Avec hésitation.)

Pourvu que vous n'en ayez pas peur!...

GILBERT. Pourquoi?...

D'ANDRÉON. Comment, pour?... Est-ce qu'il veut vous faire

attacher une diligence?...

HECTOR. Mais, dès donc, Kant, cette splendide affaire, pourquoi ne pas nous l'avoir offerte à Paris?

KANT. Parce qu'elle me m'a été proposée qu'ici, à moi. Car j'ai un associé, messieurs!... Mais, ça fait! vous le connais-

sez!... c'est un de nos amis!... (à l'assommoir.) Saint-Pol!

GILBERT. Le bonhomme d'assommoir!

KANT. Oui. Il est installé dans mon compartiment à Quénvran.

Nous avons écrit de je-ne-sais où il est descendu comme moi. (Mettant la lettre.) Car il est là!

HECTOR. Saint-Pol, à Bruxelles!...

KANT. On ne le voyait plus; on ne pouvait plus à lui... à la

bonne!... il s'était plié dans les affaires!... Et quelles affaires!...

C'est ça! (Souriant.)... Il est plus fort que moi!... des coups mortels!

comme celui-ci!... (Il parle bas à Féréol.)

GILBERT. Mais de quoi s'agit-il donc?...

KANT. Je vous le dis à table; car nous allons souper... Il paraît

que, tout entier à ses combinaisons, Saint-Pol, aujourd'hui, a

oublié de manger. En arrivant, il a continué un vrai festin pour ce soir... et je vous y invite, messieurs!...

FÉRÉOL. Eh bien, s'il vous plaît!...

HECTOR. Justement, voici la table!...

KANT. Je vais prévenir Saint-Pol. (Il va à droite; on apporte du

fauc une table servie; le sommelier qu'on a déjà vu revêt le service.)

SCÈNE V

LES MÊMES, SAINT-POL, puis UN INCONNU.

KANT, sachant Saint-Pol. Mon cher ami, voilà déjà des adhe-

rents!...

SAINT-POL, très-ému. Ah! ah! (Rendant la main à Kant.) Bonjour,

mes amis, bonjour! Ça va bien? Mais... je me porte à merveille!...

Oh!... à merveille!... J'ai les mains brûlantes, n'est-ce pas?... Oh,

j'ai la fièvre... votre fièvre que j'ai gagnée!... mais plus ardente...

Il me semble vivre dans du feu... en attendant que je vive dans

l'or... Car il faut cela, n'est-ce pas? il faut cela!... sinon... sinon...

rien. Voilà ce que j'ai compris, moi! Eh bien, sachons gagner

beaucoup d'or!... en faire pousser, en faire pousser, en faire

puller!... Le moyen, je l'ai trouvé (A Kant.) Sont-ils mes

amis?...

KANT. Non, pas encore!... Féréol seulement!

SAINT-POL, continuant sur le même ton. Vous verrez ça vous

avez chassés!... C'est colossal!... Vous voulez vivre, vous autres,

fort et ferme!... Moi, je m'enrichis pour une femme!... Éliet...

vous savez, en montrant!... c'est la même passion... toujours!

Quand on a une pareille, on n'en a pas deux! Je veux la retrouver,

l'entendre d'un éclat royal!... Cette idée-là, c'est mon

trouille!...

FÉRÉOL. Avec votre plan, tout est facile!

SAINT-POL. Oui, n'est-ce pas? Mais... à table, donc!...

FÉRÉOL, pendant qu'on se place. Kant en même temps, Hector et Mathieu.

A table! Je vous le dis, moi qui suis l'affaire, ça va, ici, manger

du million!... Le voilà, le vrai festin de Balzac!...

D'ANDRÉON. Balzac! c'est le siècle.

KANT. Et pas de prophète insolent pour prédire la ruine de

Bulhème, ici!...

HECTOR. Il n'y en a plus de prophète!... On les recevrait

bien!... A quel bon, d'ailleurs?... pourquoi faire?... pour annoncer

quoi?... Tout est arrivé!

KANT, écartant ses verres. A la santé de Bulhème!... et à l'idée de

notre ami Saint-Pol!

HECTOR. Tu ne bois pas, Gilbert?...

GILBERT, d'interrogation. Eh bien, oui, je boirai!... (Ils

font un verre.) A la renaissance de notre fortune!... à l'idée de notre

ami Saint-Pol!

Tous. A son idée! (Tandis qu'on boit et qu'on échange quelques mots

entre de la table, un homme en habit noir et en cravate blanche, comme les

sommeliers de l'hôtel, entre sans qu'on s'en aperçoive, et se met à parler qu'on

adapte.)

L'INCONNU, à moitié, se sommelier. Oui, oui, il est ici... un fou

qui s'est enfui de la maison de Saint-Venant... Il ne m'échappera

pas!...

LE SOMMELIER. Mais monsieur...

L'INCONNU. Bien! bien!... faites votre service... (Le sommelier)

Ah! pardon! débarrassez-moi de cela... (Il lui remet son chapeau.)

Et priez-moi votre servitude... (Il va à droite.) Merci!... Avec ça,

voyez-vous, on va me prouver pour quel usage de la maison...

C'est ce qu'il faut!... Allé!... (Le sommelier sort.)

MATHIEU, derrière qui le colloque à mi-voix, et qui en a entendu quel-

ques mots. Tiens! tiens! tiens!... Ça va bien, ça va bien, ça va bien!

Dites-moi, je vous ai raconté la tout à l'heure... vous

n'êtes pas de l'hôtel, vous êtes ici pour arrêter quelque chose?

L'INCONNU. Justement, monsieur! Je veux pouvoir le dire,

à vous qui paraissez plus calme que vos amis, plus raisonnable,

je suis ici pour m'enquérir d'un bon, échappé de la maison d'aliénés

de Saint-Venant... Mais j'en ai la maladresse d'ignorer mes instructions.

L'homme a des moments lucides, on ne voit pas tout de suite

à quel il a échappé.

MATHIEU. Tiens! tiens! tiens! voyons donc ça, c'est drôle!

Ah! il y a un fou ici!...

SAINT-POL, appelé. Sommelier!... Pas de vin à moi, donnez-

moi de l'absinthe. (A Féréol.) Et toi, passe-moi le potero...

L'INCONNU. Voilà, monsieur! (Il va à Saint-Pol.)

HECTOR et D'ANDRÉON. Laissez! l'affaire!

KANT, à part. Messieurs!... (A Mathieu.) Écoutez-vous, monsieur

Lingot?...

MATHIEU. Avec recusement... (A l'inconnu.) Ah! il y a un

fou ici!...

KANT. Messieurs, soyons nets, soyons clairs... Plus tard, vous

connaitrez les moyens pratiques... N'abordons aujourd'hui que le

principe.

MATHIEU. Et vous voulez l'écouter, comment donc ! C'est que le point qui sépare vos rêves des rêves de la folie ; vous ne le voyez plus... toute d'une lumière qui s'éclaircit en vous : le sens moral.

HECTOR. Il ne s'agit plus de cela ; il s'agit de M. Kaut. Comment nous remboursera-t-il ?

FÉREL. Il ne nous remboursera pas !... (Regardant autour de lui.) Eh bien, où est-il donc ?

MATHIEU. Il est sorti.

HECTOR et FÉREL. Sortil ?

HECTOR. Il faut le trouver ! (Ils sortent. Hécourt par la droite, Féréal par la gauche.)

MATHIEU. Liquides, messieurs, liquides ! (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE VI

GILBERT, SAINT-POL, *autres*.

GILBERT, avec rage. Ah ! sur qui jeter ma colère ?... (Après un silence, tombant assis.) Dans quel abîme suis-je tombé !... Et, pour en sortir, pour réparer tout le mal que j'ai fait, je ne trouve rien, je ne vois rien, je ne peux rien ! — Oh ! pourquoi ce duel n'a-t-il pas eu lieu... avec quel bonheur je me serais jeté contre une épée !... (Esther paraît au fond.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ESTHER, puis FÉREL, HECTOR et D'ANDIMON, puis L'AGENT, puis ROUSSEAU.

ESTHER. C'est-à-dire, pour Saint-Pol, et appelant doucement et avec tristesse. Monsieur le comte !

GILBERT, sans. Esther ! vous !... vous qui tout à l'heure...

ESTHER. Oui, moi qui suis si suivi, parce que vous alliez vous battre, et parce que je voulais me trouver près de vous si vous aviez eu de la chance... Mais je suis venue aussi pour vous dire : Je sais tout... je sais que votre tuteur a, comme vous, tous perdu.

GILBERT. Oui, tout ! tout, par moi ! Eh bien ?

ESTHER. Eh bien, pour lui, pour lui seul, pour qu'il ignore sa ruine ou qu'il la sèpare, permettez-moi de mettre à vos pieds ce que je possède.

GILBERT. Oh !

ESTHER. Ah ! je vous en conjure, ne voyez que le vieillard dépourvu de tout, vous si vous ne seriez pas plus coupable en refusant qu'en acceptant !...

GILBERT. Oh ! je ne sais pas, je ne sais plus, je n'ai plus le sentiment du réel, ni du mal, ni du bien... Je refuse pourtant, je refuse !

ESTHER. Non, non, ce n'est pas possible ! vous accepteriez les égarées d'un serviteur pour servir votre père, d'adoption ?

GILBERT. Oui.

ESTHER. Vous accepteriez... d'un passant ?

GILBERT. Oui.

ESTHER. Vous accepteriez... d'un ennemi peut-être ?...

GILBERT. Oui.

ESTHER. Et vous me refusez, moi ? vous aimez mieux laisser succomber celui qui vous a tant aimé ?... Vous ne l'aimez pas !...

GILBERT. Madame !

ESTHER, devenant peu à peu persuasive par insinuation. Une autre femme, une femme aimée de vous, comme je l'ai été, et qui vous aimerait comme... (elle se reprend.) Une autre femme aurait pu vous dire : « C'est à moi mari que j'offre... » Un mari peut tout accepter, car il n'est rien qu'il ne puisse rendre... Mais on n'épouse pas une victime des jugements du monde, qui n'a d'autre ami que sa conscience... un tel mariage, d'ailleurs, l'outrage, vous en êtes sûr, à tous, mais un secret de dévouement entre nous et, pour me récompense, je serai le seul maître d'un cœur qui a gardé pour moi toutes les adhésions... » Un tel mariage, Gilbert, c'est moi qui l'ausse refusé par amour même. On n'épouse pas mademoiselle Gardian, et je ne veux pas supposer plus longtemps l'impossible.

GILBERT, bas, à lui-même. L'impossible !

ESTHER, se fâchant. Je me suis trompée d'ailleurs ! j'ai cru que l'honneur de vieillir à qui vous apportez son enfant vous était plus cher que le vôtre même, je me suis trompée... Laissez-le donc tomber, laissez-le mourir... Adieu !

GILBERT, avec un cri, en exagérant le motif de Esther. Esther !

ESTHER, revenant. Monsieur le comte... (Après quelques instants, comme à la voix d'Esther, on a vu Saint-Pol s'éveiller peu à peu sans que Gilbert ni Esther puissent le voir.) Ah, regardé, il s'est levé, il s'est approché, et, au moment où Esther, contenant sa joie, va toucher le main de Gilbert, il se place entre eux, et, montrant Esther du doigt sans en soupçonner, il dit à Gilbert.

SAINT-POL. Vous voulez épouser cette femme ?

ESTHER, avec un cri, en le reconnaissant. Lui !

GILBERT, avec colère. M. de Saint-Pol ! (Féréal et les autres repaissant au bruit des voix.)

SAINT-POL, à Gilbert avec un calme bizarre. Elle m'appartient, monsieur, cette malheureuse... Et ce que je ne vous l'ai pas dit... Ce monsieur qui a perdu ma carrière, ma vie, mon honneur... vous savez bien !... vous vous rappelez bien ! c'est elle... (A Esther.) Je l'ai donc retrouvée, enfin !... et tu m'es reconnue ! Tu m'as cru mort, n'est-ce pas ? tu l'as cru libre... Tu l'appelles Catherine Gordien : tu l'as fait appeler Esther Gordian... Et, quand on parlait de mademoiselle Gordian, surnommée la Vestale, c'est de toi qu'on parlait, Catherine ! Ah ! ah ! de toi... (Montrant Gilbert.) Et voilà l'innocent qui veut le sacrifier le non de son père !... (Regardant Gilbert, qui se détache.) Mais il n'y a pas d'amour, pas de larmes, pas de sang, qui puisse laver sa vie passée !... (Revenant à Esther.) Tu le sais bien, n'est-ce pas, Catherine ?... et tu sais bien qu'il n'y a que moi, moi seul au monde, pour te pardonner tout, pour t'aimer encore !... Et, puisque je t'ai retrouvée, tu vas me suivre, viens !...

L'AGENT, qui vient de rentrer, se plaçant devant Saint-Pol, et lui présentant les poignets en le regardant dans les yeux. Il faut venir avec moi, monsieur, venir avec moi !

SAINT-POL. Étais. Quoi donc ?

L'AGENT. À Saint-Venant ! Ah ! il faut venir, être sage, ou bien... ou bien !

SAINT-POL, devenant tout tremblant. Non, non, je vais rentrer ! ne me faites pas de mal !... (Il remonte vers l'agent, qui le tient encore.)

ROUSSEAU, qu'on a vu depuis quelques instants devant le corridor de gauche, allant à Gilbert et le touchant à l'épaule. Gilbert ?

GILBERT, stupéfait. Vous, monsieur ?

ROUSSEAU. Pas un mot ! Parlons !

ACTE CINQUIÈME

Le pavillon du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ROUSSEAU, GILBERT. Au lever du rideau, ils entrent ensemble par la gauche.

ROUSSEAU. Je n'ai pas voulu passer par l'usine... J'ai mieux aimé entrer par ici furtivement, comme un malheureux, pour ne pas voir mes forges abandonnées, mes ateliers déserts... (A lui-même.) Mais, d'abord, je veux embrasser... (Il fait un pas vers la droite ; mais, comme il passe devant la fenêtre, ses yeux sont attirés par quelque chose qu'il voit dans le jardin.) Il s'agit de l'écarter ; ce voit abien le ciel bien d'un jour de printemps !

GILBERT, avec une mélancolie triste, en regardant autour de lui. Rien n'est changé ici !...

ROUSSEAU, toujours à lui-même, avec tristesse. C'est elle !... je la vois ! c'est elle !... elle caillote des fleurs. (Il fait encore un pas ; puis, s'arrêtant.) Je l'aperçois bien assez tôt !... Pauvre enfant ! laisse-moi encore ce moment ! (Redressant la tête et s'avançant près de la table.) Et il faut aller à Paris essayer de trouver de l'argent. Rien que pour mes paiements de demain, il me faut plus de trente mille francs ! Vous ne savez pas cela, vous ! ou vous l'avez oublié, mandataire infidèle !... Ce n'est pas même par vous que j'ai su que Verdoit me trahissait. (Geste pensive.) Savez-vous quelle pensée m'est venue en apprenant que ma maison était menacée de ruine ? En voyant au bout de ma carrière la honte de la faillite, j'ai voulu...

GILBERT, allant à lui. Mourir !

ROUSSEAU. Mais le souvenir de ma fille m'est apparu. J'ai pensé à ma sœur ; à vous, monsieur !... Et puis, se tuer, à mon âge ! quand il reste si peu de temps à vivre... est-ce bien la peine ?

GILBERT, s'agenouillant devant lui. Ayez pitié de moi, mon ami, mon père !

ROUSSEAU. Peux-tu en encore m'appeler ton père, toi qui as avili mon nom respecté ! toi qui as ruiné notre maison !

GILBERT. Oh ! assez, monsieur, assez de ce message trop généreux !... Je me suis vu, je m'avais raison, que je devais tout à votre père pour l'enfant de votre ami... je suis tout.

ROUSSEAU. Ah ! tu sais... Ta conscience, alors, a commencé ton châtiment... (avec élan.) Mais tu es dévoué à ma fille, malheureux !... tu l'as réduite à la pauvreté... (Après une pause.) Entends-tu ce silence de mort au lieu du bouillonnement joyeux qui arrivait jusqu'à moi... Ce silence, c'est finaison, c'est la misère pour deux cents familles !... voilà ce que vous avez fait, monsieur le comte... (Il se lève, sans que Gilbert.) Allons ! je suis brisé de fatigue, et il me faut encore des forces !... Je vais me reposer un instant !... Je mets le premier pas à droite ! Avant mon départ pour Paris, je vous dirai mes volontés... (Il s'en va à droite.)

SCÈNE IV

LES MÊMES. NOËL.

NOËL, entrant de la gauche, et simplement. C'est la cloche qui dit aux ouvriers de l'usine que l'heure sonnée au déjeuner est passée et qu'il faut rentrer travailler...

ROUSSEAU, égaré. Travailler!... On travaille!... on travaille chez moi?... dans les stiehrs de la vieille maison Rousseau... on travaille encore!...

NOËL. Je me suis égaré pour cela...

GILBERT. Toi?...

ROUSSEAU. Vous?...

GILBERT. Toi, ici?...

NOËL. Mais oui!... et regarde-moi bien!... Je suis changé, n'est-ce pas?... Ah! sacramilien!... Je crois bien!... (Prenant ses lunettes.) Je travaille!

ROUSSEAU. Vous, Noël?...

NOËL. J'ai entrepris de vous remplacer M. Vertoud, qui a échoué le camp, le guez!... Pour ça, je m'en suis venu m'installer ici, où Colette m'a bien reçu. A demain les comptes entre nous; à demain le récit de mes travaux; car j'ai travaillé, dame!... à outrance... pour faire travailler les autres... Mais, hier, c'était la paye des ouvriers, il nous fallait de l'argent...

ROUSSEAU. Et l'échéance de demain?...

NOËL. Il nous fallait l'échéance de demain... C'était rude... Qu'est-ce que je fais?... Je pars pour Paris... j'arrive chez M. Kant, un homme charmant, une jolie connaissance! et la faites jama! il donnait un bail il faisait danser les femmes des uns et les capitaines des autres. Je lui demande mon argent! il me donne sa parole, j'en ai la chair de poule... Je m'attache à lui... oh! jamais on ne lui a été si attaché! Le ciel m'en récompense, c'est-à-dire que j'arrache au Kant du fond de son portefeuille mes cent mille francs, et je reviens à temps pour la paye et pour l'échéance de demain... Eh bien!... qu'est-ce qu'il faut encore vous dire?... Vous payerez demain, vous en sortirez... Et moi... moi... je n'ai plus rien; je suis soulagé, je me ressemble, je me retrouve. Sacramilien! je suis content...

ROUSSEAU, étonné. Noël! Noël!... vous êtes... vous êtes un brave cœur!...

NOËL. Oui, oui... je crois qu'oui... (Montrant Gilbert.) Et lui aussi, tant...

GILBERT, passant devant Noël. Au nom de mon père, monsieur, pardon!... oubliez ma démenée, et dites ce que vous ordonnez de moi...

ROUSSEAU, faisant passer sa fille. Réponds-lui, toi, Madeleine.

MADELEINE. Devenez un grand artiste... et aimez-vous bien!

77218

FIN.

N^o d'Invent.

1909-

44219



YA-MEIN-HERR

CACOPHONIE DE L'AVENIR, EN TROIS ACTES SANS ENTREACTE

MÊLÉE DE CHANTS, DE GAGNES ET DE COUPS SAVANTS

PAR

MM. CLAIRVILLE, DELACOUR ET L. THIBOUST

AIRS NOUVEAUX DE M. VICTOR CHÉRI

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 5 AVRIL 1861.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

YA-MEIN-HERR.....
LE RÉGISSEUR.....
TROIS GRAMMES.....
CANTHER.....
M. BISCHOFF.....
NOTE-GRAVE.....

MM. GRIMES.
Ch. POTIER.
ARÉLIS.
Ch. BLOCHLEY.
MONTGOM.
GRANIER.

UN AVEUGLE.....
TRISTENFLAUTE.....
VENUS.....
BÉBÈTE, fille de Note-Grave.....
SALTIMBANQUES DES DEUX SEXES, DIT PÉLÉRIUS.

MM. BOLAND.
RABERG.
M^{me} ALPHEUSINE.
GÉRYAIS.

— Tous droits réservés —

PREMIER TABLEAU

L'orchestre joue une ouverture fantastique. — Au moment où elle va se terminer, le rideau se lève à moitié. — Un régisseur paraît et fait un signe aux musiciens de s'arrêter.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR, après les trois saluts.

Mon Dieu... mesdames et messieurs... voilà ce qui vient de se passer à l'instant... Le directeur de ce théâtre a fait demander les auteurs de l'œuvre qu'on va représenter, deux vaudevillistes de l'avenir... Il leur a dit : « Voyons, êtes-vous contents de votre pièce... » Les auteurs ont répondu : « Dame, nous croyons que c'est une machine qui restera... et même (ont-ils ajouté), et même nous sommes tellement certains d'enthousiasmer le public, que les applaudissements sont complètement inutiles... Nous n'en voulons pas, c'est

arrêté, c'est décidé... il n'en faut pas ! » Le directeur a consenti, et je viens... (s'adressant au fond.) Les applaudisseurs sont entrés ? M. Romulus est là ? — Vous êtes là, M. Romulus ? — Eh bien, restez-y, pour ne dérangier personne... mais restez inactif... abstenez-vous de toute espèce de manifestation... vous m'entendez ? (Au public.) Messieurs, on va finir l'ouverture, afin que vous puissiez vous livrer à l'enthousiasme. (Il se retire après avoir fait signe au chef d'orchestre de continuer. — L'ouverture se termine. — On s'applaudit pas. — Le régisseur reparait.) Messieurs, d'après la manière dont vous avez accueilli cette ouverture, qui est un chef-d'œuvre musical, les auteurs de cette œuvre, après avoir mûrement réfléchi... dans le silence... du passage des Panoramiques, ont modifié leur première idée... ils voient parfaitement qu'il y a contre eux un parti pris, une opposition systématique. M. Romulus, vous êtes prié de soigner l'enthousiasme !... (Il rentre dans la coulisse. — L'orchestre joue les dernières mesures de l'ouverture. — Tenante d'applaudissements. Le rideau se lève, le décor représente un intérieur de salubrité. Les sœurs à sauter en sautoir, l'autre bat la grosse caisse et agit desymbales ; d'autres font divers exercices. À gauche, premier plan, Venus est assise ; près d'elle, la fille appuyée sur ses genoux est endormi Ya-Mein-Herr.

SCÈNE II.

VÉNUS, YA-MEIN-HERR, SALTIMBANQUES.

CHŒURS.

AIR: Ritornelle de l'Ours et le Débardeur.

A travailler que l'on s'appête!
C'est demain un grand jour de fête.
Gaiement travaillerons;
Nous amuserons
Une bonne recette.
Et, le soir, nous serons
Ronds!

VÉNUS, regardant Ya-Mein-Herr.

Il sommeille!... (Nouveaux bruits de grande cuisine et de cyphales. — Vénus fait un signe aux saltimbanques, qui se retirent avec respect. — A elle-même.) La vie est étrange!... Il y a quinze jours, moi, Vénus, saltimbanque de première classe, je rencontrai dans le monde ce jeune chanteur des rues... Sa voix me charmait... Nous nous pîmes, nous nous le disions, nous nous aimâmes... Les premiers jours, le drôle se roulait à mes pieds... Maintenant, il s'y roule avec moins d'ardeur... il se roule à peine... Que se passe-t-il?

YA-MEIN-HERR, étonné.

Attends! (Maudit qui dérange les bras.) Aïh!

VÉNUS, à part, avec amour.

Comme il bâille bien, cet homme.

YA-MEIN-HERR, à part.

Je m'embête!

VÉNUS.

Ya-Mein-Herr!

YA-MEIN-HERR.

De quoi?

VÉNUS.

Mon bibi... qu'avez-vous?

YA-MEIN-HERR.

Rien... je m'embête!

VÉNUS.

Tu m'aimes toujours cependant... pas vrai, mon chéri bête?

YA-MEIN-HERR.

Vouil!

VÉNUS, faisant de petites motions.

Bien aimer la dame, le jeune homme?

YA-MEIN-HERR.

Vouil!... (à part.) Quel rasoir que cette femme-là!

VÉNUS, à part.

Éprouvons ton adultère! (Haut.) Alors, si tu m'aimes, bibi, chante-moi ton amour.

YA-MEIN-HERR, se levant.

Oh y va... Je vas prendre mon n-à-rp-p. (Il prend sa harpe. — A part.) Au fait, je lui dois bien ça.

AIR de LAURENT ET RUELLE.

De vous, c'est déesse!
Tout mon cœur est prisonnier...
A vos chants d'ivresse
De mon r'cou à deux sons!
Vous avez des yeux audacieux,
Donc les deux mains seraient fous;
Et, bien qu'on vous aye les cheveux rous,
J'ai jamais vu deux femmes comme vous.
Tu te la la la la la ou!
La la ou, la la ou!

VÉNUS, se tressant.

Quel joli gémissement! Continue, petit, continue!

YA-MEIN-HERR.

Même air.

J'ai connu bien des femmes,
Je le dis sans orgueil...
Bien des petites dames,
Qui me faisaient de l'œil...
Je les aimais... j'ai vu voir ça...
Car, dans tout le quartier Brode,
On ne trouve pas à g-ou
Des gosses de votre calibre.
Tu te la la la ou te en!
La la ou! etc.

VÉNUS, à part, se levant.

Se mêler des Allemands!... (Haut.) Ya-Mein-Herr, je veux une explication.

YA-MEIN-HERR.

Attendez que je dépose mon n-à-rp-p. (Il se met dans sa cage.)

VÉNUS.

Ya-Mein-Herr, tu as quelque chose qui te chagrine.

YA-MEIN-HERR.

Moi?

VÉNUS.

Tu ne te routes plus à mes pieds... pourquoi?

YA-MEIN-HERR.

Ça abîme mes affès.

VÉNUS.

Tu as besoin de distractions, n'est-ce pas? Eh bien, voici moi tout en fleurs... Veux-tu aller dîner chez Lubbock, au pavillon d'Armenoville?... Entre-côte bordelaise! (Ils se claquent les cuisses.)

YA-MEIN-HERR.

Non.

VÉNUS.

Le spectacle? Veux-tu venir voir les *Passerelles de l'honneur* à la Porte-Saint-Martin?... Inamusement encore, tu me disais que tu voulais connaître Duguesclin?... Eh bien! tu le connais!

YA-MEIN-HERR.

Jamais! Je veux m'en aller... j'ai besoin de me faire une position.

VÉNUS.

Que veux-tu donc, Henri?... Quo je te fasse donner cent francs de rentes?

YA-MEIN-HERR.

Madame!

VÉNUS.

Ingrat!... peux-tu oublier nos amours!... Tiens, tiens, regarde ce boudoir, qui respire la volupté!... (Elle passe à droite, se livre au nécessaire, et l'on voit une manivelle sans autre mobile qu'une chaise canotée, un violent lit de singe et une pipe exhalant son rapin.)

YA-MEIN-HERR, se cachant le visage.

Arrière, teufatrice, arrière!... L'orchestre joue au air de valser, Vénus se met à valser autour de lui.)

VÉNUS, tout en valant.

Dis un mot, ce rictus m'ouïer est à toi... Ya-Mein-Herr... mon petit Ya-Mein-Herr... Viens, mon joli valet... Le bal des Acacias nous réclame... Viens en pincer une avec ta Vénus... Viens nous amener du parfum des lilas...

YA-MEIN-HERR.

Asses!... asses!

VÉNUS, valant toujours.

Mais tu ne vois donc pas mon regard qui t'enveloppe et t'émousse d'amour?... Viens, Ya-Mein-Herr, nous serons chez Baratte. (Avec passion.) On dira des bêtises... on dira des bêtises!... (Elle prend une pose voluptueuse.)

YA-MEIN-HERR.

Asses!... madame!... l'honneur m'appelle... (La musique s'arrête.)

VÉNUS.

Mais qu'as-tu donc enfin, misérable!... Parle... parle... il n'est que temps!

YA-MEIN-HERR.

Eh bien... j'ai que j'ai un sac... Pendant quinze jours, ça m'a été... Oui, on disait: « Vous ne savez pas?... Ya-Mein-Herr, il est l'amant de Vénus... » Ça me pesait... ça me donnait un chic... mais j'ai réfléchi... Ça n'est pas une vie pour un jeune homme bonhomme... j'arrête les fraises... Bonsoir! (il remonte.)

VÉNUS, l'arrête.

Tu ne sortiras pas!... Ah! les voilà bien, les hommes!... les voilà bien!... Ils vous disent... « Oh! je t'aime... oh! vires avec toi, pais de toi, toujours, dans ton ombre... en artiste... pas de gaudins à la clef... Oh! non, pas de gaudins!... Un petit logement... Trois cents francs de loyer... une petite bonne!... Oh! la poésie, la poésie!... les feuilles, les fleurs... les petits ruzaux... la campagne... Oh! que je t'aime... ma Vénus!... une cocotte assurée!... men trigdon, mon lapin rose!... »

YA-MEIN-HERR.

Madame!

VÉNUS.

Tu m'as appelé ton lapin rose, misérable!

YA-MEIN-HERR, froidement.

La passion amène cette gâchette.

VÉNUS.

Vous le croyez, cet homme, vous le croyez... Vous vous dites: « Tiens, au fait, ça me va... je renoue en mode... à l'existence fantasiste et cascadeuse... au petit baron... au petit ricamé... » Vous vendez votre riche mobilier... vos perles... vos diamants... vos bibelots... votre kings-charles...

tout!... tout!... tout!... Et l'homme à qui vous sacrifiez tout cela, cet homme vous dit un jour : « Ma chère, ça ne m'en va plus, vous savez... Fais réfléchir... Elle est moustique, en chaise!... » Vous croyez avoir affaire à un artiste, vous trouvez un pantin!... Ya-Mein-Herr... vous n'êtes pas un allemand!... Ya-Mein-Herr... vous êtes un Aboucié!... Garçon!... une choucroute garnie... pour monsieur!

YA-MEIN-HERR.

Ah! c'en est trop!... Adieu!...

VÉNUS.

Non... ne me quitte pas...

YA-MEIN-HERR.

Vous avez été raide, madame... w, t, ni... casé... il n'en faut plus!...

VÉNUS, s'avançant à lui.

Non... ne pars pas!...

YA-MEIN-HERR.

Laissez-moi reprendre mon n'harpe... On ne retient pas les matité!... (il remonte.)

VÉNUS.

La jalousie m'égare!... Tiens, Henri... j'en ai à tes genoux... je suis à tes pieds!...

Air: fragments des Huguenots.

C'est à tes pieds que je me jette!
Vois mes pleurs, mon amour et mon repentir!

YA-MEIN-HERR.

Non! je suis en jeune homme hocoëto,
Laissez-moi (ter.) partir!

VÉNUS.

Tu me disais : « Ah! je t'aime!... »
YA-MEIN-HERR, ébahi.

Oui, malgré moi... oui, je t'aime!...

ÉCITATIF.

Mais l'honneur m'appelle!... l'honneur m'appelle!...

Air: Ça vous coup' le gars à gué!...

Oui, l'honneur m'appelle, et je romps mes serments.
L'honneur est un 'chos' capital!...Il faut qu'un jeune homme, quand il a vingt-cinq ans,
Se fasse un 'positif' social!

Vous êtes un 'bel' garçon', c'est certain!

Vous avez même un œil américain!...

Mais, comme j'aurais bien m'entreprendre,
J'ai bien l'honneur de vous saluer!...

(il va prendre sa harpe.)

VÉNUS, stupéfiée.

Air de Misanthrope (Théâtre).

Il me délaie!

Moi, sa femme!

Moi, sa maîtresse!...

A moi l'oubli!

Cruelle offense!

Sur lui vengeance!

Malheur à lui!

YA-MEIN-HERR.

Je le dis en cachette...

Au fond je la regrette...

Ah! fuyez de lui!

Me Vénus, salue!

O ma Vénus, (bis) adieu!

(il s'éloigne en dansant.)

SCÈNE III.

VÉNUS, seule.

Il file!... il a filé!... Oh! il va revenir!... n'est-ce pas, mon Dieu, qu'il va revenir, cet homme!...

LA VOIX DE YA-MEIN-HERR, qui s'élève.

Tra la la la la, tu la,

La la la...

VÉNUS.

Ah! galopin!... C'est égal, je le repince, je le repince!... (Rite sec. Un réseau de sangs descend. — Le régisseur reprend.)

SCÈNE IV.

LE RÉGISSEUR, puis UN MONSIEUR.

Messieurs, l'enthousiasme a été convenable; mais comme le second acte est fort embrouillé, que les péripéties en sont nombreuses, et que vous ne comprendriez absolument rien à l'action, l'administration, qui ne recule devant aucune dé-

pense, a engagé un Allemand, qui va avoir l'honneur de vous décrire quelques explications indispensables... Par ici, M. Hirsch!... (Il sort en annonçant en costume d'été l'allemand, un long bâton de voyage à la main.)

LE MONSIEUR, au public.

Gustave Ya-Mein-Herr-Schulzenhof, deutsch hoch hier garat beistell vol an xi mit mir... Yang frach Getzsch Schaffhouse... Oh! oh! volent!... Ya... ya... Brantise Meringe! Ya, ya... Balaiof cranikooogen... Wergemall assoudon guéte star...

LE RÉGISSEUR.

Maintenant, messieurs, que vous êtes parfaitement en courant de ce qui va se passer, nous allons avoir l'honneur de vous jouer le second acte... (ils saluent et sortent. Le réseau de sangs se lève.)

DEUXIÈME TABLEAU

Le théâtre représente un champ de foire; à sa droite, une baraque avec un grand tableau représentant une femme au milieu d'arbres, avec un chariot rempli au milieu de l'estomac, et tenant un bouquet à la main. — On lit au-dessus de ce portrait : ÉLITE L'INVINCIBLE. — Ça et là d'autres baraques.

SCÈNE V.

UN AVEUGLE, perché sur un banc droit.

Air de M. Victor GERS.

Quand ma clarinette se tait,
Ma voix chante cette ariette;
Et puis je redonne moi-même,
Pour jouer de la clarinette...

(Il remet sa clarinette à sa bouche et toutes celles de l'orchestre jouent l'air à l'aveugle.)

SCÈNE VI.

CARTHER, L'AVEUGLE, TRISTENFLUTE, TROIS GRAMM'S.

(Tous trois sortent de trois baraques différentes en criant :

TOUS LES TROIS.

AMER! assez!

TROIS GRAMM'S.

Ce jeune aveugle m'assole!

CARTHER, lui donnant un po.

Voilà un bou.

L'AVEUGLE.

Merci!

TROIS GRAMM'S.

Fiche-nous le camp...

L'AVEUGLE.

Avec plaisir. (Il sort. — Les trois langouilles descendent en sautoir, ils ont tous trois une harpe en bandoulière.)

CARTHER.

Je vois, messieurs, qu'ainsi que moi, vous vous êtes tous deux apprêtés pour le combat.

TROIS GRAMM'S.

La main de l'adorable Babette ne doit-elle pas appartenir au vainqueur?

CARTHER.

A celui de nous qui chantera le mieux l'amour...

TROIS GRAMM'S.

Elle épousera celui qui le chantera le mieux...

CARTHER.

Il fallait bien employer ce moyen-là.

TOUS LES TROIS.

Air: J'ai aimé les orphéonistes (Oh! l'air! qu'il est bête tout ça!)

(ils chantent en pleurant de la harpe.)

Tous trois amoureux de Babette,

Quand nous l'aurons à la fois

Tous trois!

Il faut, pour faire sa conquête,

Ouvrir à ses loix,

Tous sauter,

Nous la rattraper tous, elle est

Redoutable à l'épée;

Elle se bat au bâton,

Et même un pistolet,
Jamaais, par un séducteur,
Elle ne fut frappée !
Aurai de vous, en vainqueur,
N'a pu toucher son cœur.

CATHERINE.
Oh la sœur-mme ! l'invincible...
C'est un dévoué, c'est un latin
Molin ?
Et la toucher est impossible,
Un secret à la main.

TROIS GRANDES.
Mais ce cœur qui, ah que jour,
Ne meque de nos vœux,
Ce cœur, pris d'un trouble-lour,
Est avoué à l'amour !...
Les feux qu'il peut allumer,
Ont pour elle des charmes ;
Ce n'est qu'en partant d'aimer,
Qu'on peut la désarmer.

CATHERINE.
Nous lui chaherons le romanes,
Mais il faudra choisir des chants
D'écouter...

Il faut, pour charmer l'innocence,
Être tris-tendresse.

TROIS GRANDES.
Son père d'ici à sonner
A cette noble épreuve ;
Il nous a dit : « Mes amis,
Chantez vous est permis.
Ma fille est un trouble-lour,
Qui, d'une façon sûre,
Pouera nous dire, en ce jour,
Ce que c'est que l'amour. »

TROIS LES TROIS.
Tous trois amoureux de Bibéte,
Quand nous l'indurons à la fois,

Il faut, pour faire sa conquête,
Obéir à ses lois.

TROIS GRANDES.
Des idées neuves sur l'amour !

CATHERINE.
Sur un sujet si vieillot et traité si souvent !

TROIS GRANDES, à Tristendresse.
Est-ce que vous en avez, vous, des idées neuves, Tristendresse ?

TRISTENDRESSE.
Moi, je n'ai pas d'idée du tout... Je suis ici pour faire
nombre et pincer de la harpe... Je chanterai ou je ne chan-
terai pas, ça m'est égal. (Il pose à droite.)

TROIS GRANDES, regardant à gauche.
Que vois-je ?... Se peut-il ?

Ya-Mein-Herr ! CATHERINE, de même.

Ya-Mein-Herr ! LES DEUX AUTRES.

Ya-Mein-Herr !... TROIS GRANDES.
Mais lui aussi était amoureux de Bibéte.

CATHERINE.

Un rival !... Un rival, Tristendresse !...

TRISTENDRESSE.

Ça m'est égal !

CATHERINE.
Le voici (Ya-Mein-Herr entre par le fond à gauche. — On se retirent à l'écart.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, YA-MEIN-HERR.

YA-MEIN-HERR, aux ses vœux.
Air des *Orphéistes* (J. BORCEAU) (SIXA GENIE au TÊTE).

C'est là qu'elle respire !...
Son souveneur m'inspire,
Et je renais à l'amour !
Pris de ma Bibéte chérie,
Enfin, me vends de retour !
Pour moi quel jour ! quel heureux jour !
(Les harpistes se mettent.)

TROIS GRANDES.

Ya-Mein-Herr ici ? YA-MEIN-HERR.

Nes anciens copins !

CATHERINE.
Qui l'aimé ?

TA-MEIN-SERR.
Le désir de revoir Bibéte !

TROIS GRANDES.

Tu l'aimes toujours ? YA-MEIN-HERR.

Je ne sais pas. CATHERINE.

Pourquoi nous as-tu quittés ?

TA-MEIN-HERR.

Je l'ignore. TROIS GRANDES.

Pourquoi reviens-tu ? YA-MEIN-SERR.

Je n'en sais rien. CATHERINE, à Tristendresse.

Qu'en dis-tu, Tristendresse ?

TRISTENDRESSE.

Je ne comprends pas. TROIS GRANDES, à Ya-Mein-Herr.

Ecoute, ami... et regarde-nous... Tu vois trois rivaux. Tous les trois, nous sommes laque du même objet ; nous recherchons tous, en mariage, la petite Bibéte, YA-MEIN-HERR.

Qu'entends-je ? TROIS GRANDES.

Remue-toi... La miao de Bibéte est mise au concours... Note-Grave, son père, a eu l'idée, plus ingénieuse qu'ingénue, de se donner sa fille qu'à celui de nous qui chanterait le mieux l'Amour !

YA-MEIN-HERR.

C'est donc ça que vous avez vos harpes ?...

CATHERINE.

En es-tu ? YA-MEIN-HERR.

Je vas vous dire... chanter l'Amour... comme ça... sans préparations... quand on est fatigué...

TROIS GRANDES, avec amour.
Et qu'est-il besoin de préparations quand un regard de Bibéte... (Sous de grosses caisses et de cythares.)

TROIS.

C'est elle !... Ah ! CATHERINE.

Avec son père, l'illustre Note-Grave ! (Note-Grave sort de sa harpe avec sa fille. — Ya-Mein-Herr se retire à l'écart.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NOTE-GRAVE, BÉBÉTE, habillés comme sur la pancarte et tenant un secret à la main.

BÉBÉTE.

Air des *Chevaliers du Pince-Nez* (J. NABOUR).

Venez, bourgeois et militaires,

Spécialiste, bristons fœccois !

VOUS.

Venez !

BÉBÉTE.

A l'instant, et de cent milliers,

Par moi vous serez battus.

VOUS.

Venez !

BÉBÉTE.

Si je vous parle poliment,

Allons, ferrailleurs, approchez !

Voyez ce nez que j'ai tant protégé...

Il est à vous, si vous l'ouchez.

J'crois qu'on peut sans effort

Voir se m'écarter avec moi.

TROIS.

Où, l'on peut sans effort

Voir se m'écarter avec toi.

TA-MEIN-HERR, à part.

Ah ! sa voit a réveillé dans mon cœur les angoisses du re-

nord... Dire que j'ai folié ailleurs !

NOTE-GRAVE.

Mes enfants, l'honneur du concours va sonner.

TROIS GRANDES, montrant Ya-Mein-Herr.

Nous avons un quatrèze concurrent !

BÉBÉTE.

Ya-Mein-Herr ! YA-MEIN-HERR, passant près d'elle.

Elle m'a reconnu !

BÉBÉTE.

Pardine !... c'te bêtise !...

YA-MEIN-HERR, à part.

Ame pure et virginale !...

BÉBÉTE.

N'êtes-vous pas mon frère de lait ?... N'avons-nous pas été élevés ensemble, à Arpajon ?...

YA-MEIN-HERR.

C'est vrai !...

BÉBÉTE.

Air de MADAMEBILLES GENVAIS.

Ah ! qu'il fait bleu sous voir,
Quand nous allions aux champs !
Quand il fait de la pluie,
Il ne t'ait point bleu temps...
Tous deux, sans jargonisme,
Bec mouillés, ben s'croûtaient...

Ah ! put, mou varié !

Ou, ou ?

Gné, mou p'tit varié !

Ou, ou, ou !

Lourrette, loulaine,

Loulaine, loulaine,

You !

YA-MEIN-HERR, tout poéti.

Oh ! les souvenirs d'enfance !... Bébète, allez-y du second couplet !

BÉBÉTE.

Même air.

Ah ! les peul's pizotant,
Les canards se promenant
Dins la cour du la ferme...
Les abou's bourdonnaient...
Et la jeune bopère
Qui reutrait les moutons.

Ah ! put, mou varié !

Ou, ou ?

Gné, mou p'tit varié !

Ou, ou, ou !

Lourrette, loulaine, etc.

TOUS.

Oh ! charmant !...

NOTE-GRAVE.

Voici l'heure du CONCERT ! (L'orchestre exécute la marche du Taux-huier. — Note-Grave et sa fille s'assoient à droite sur des sièges que l'on vient d'apporter. Entre alors, par le fond à gauche, un cortège composé de salubragistes des deux sexes, qui se dirigent devant Bébète et Note-Grave, les saluant et vont s'asseoir à droite. — Carlier, Trois Grammes, Trémouille et Ya-Mein-Herr s'assoient à gauche.)

SCÈNE IX.

LES MÈRES, SALTHIBANQUES, puis VÉNUS.

NOTE-GRAVE, se levant.

Et maintenant, air d'entracte !

YA-MEIN-HERR, se levant.

J'en suis ! (Il se remue.)

NOTE-GRAVE, à Ya-Mein-Herr.

Eh bien, si tu en es, je vais ajouter ton nom dans l'urne. (Il écrit les noms et les met dans un chapeau.)

YA-MEIN-HERR, à part.

Ah ! mon n-barpe, mon n-barpe, inspire-moi !...

BÉBÉTE, à part.

Oh ! je fais des vœux pour Ya-Mein-Herr !

NOTE-GRAVE, tirant le chapeau.

Voilà tous les noms dans l'urne, mais il faudrait, pour les tirer de l'urne, une main innocente.

VÉNUS, entrant par le fond à gauche.

Une main innocente ?... La voilà ! (Elle a une guitare en bandoulière.)

YA-MEIN-HERR, à part, se levant.

Ciel ! Vénus !

VÉNUS, bas, à Ya-Mein-Herr.

Ah ! galopin !

TOUS.

Une femme sauvage.

NOTE-GRAVE.

Une nouvelle acrobate parut nous !

VÉNUS.

Oh ! de passage seulement, je suis attentive à Vénus-sureau.

BÉBÉTE TIF.

Musique arrangée par M. VICTOR CARM.

A Vénus-square, un endroit renommé
Pour la beauté de ses femmes sauvages,
La parade des coeurs voliers,
Oh plus d'un lagat fai aimé.

NOTE-GRAVE, présentant ses chapeaux.

Sans continuer sur ce ton,

De cette urse tires un nom.

VÉNUS, tirant.

Trois Grammes !

TROIS GRAMMES.

Ah ! mon âme est émue !

NOTE-GRAVE.

Bou ! voici le premier !

(à Vénus.)

Remons !

VÉNUS.

Je remus !

(Tient au nom.)

Carlier !

CARLIER.

Moi, le second !...

NOTE-GRAVE.

Alors, vite, au troisième !

YA-MEIN-HERR, à part.

Sa présence a glacé mon cœur !

J'ai peur, j'ai peur, j'ai peur !

VÉNUS, tirant.

Ya-Mein-Herr !

(Note-Grave se sa remue.)

YA-MEIN-HERR.

Moi !

VÉNUS, bas à Ya-Mein-Herr.

Contre toi je compte.

YA-MEIN-HERR, de même.

Quel est votre projet ?

VÉNUS, de même.

Silence, ou je jabo !

NOTE-GRAVE.

A Trois Grammes !

TROIS GRAMMES, se levant et venant au milieu.

Bou, m'y voilà !

Sentimental et pathétique,

Je chante l'amour platonique.

TOUS.

Écoutez, écoutez cela !

TROIS GRAMMES, se sa'accompagnant sur le harpe.

Air : Du nid charmant caché sous la feuillée.

L'amour, l'amour, pour une âme naïve,

C'est une fleur comme la sensuelle ;

L'amour se fane, aussitôt qu'on arrive

À le traiter comme un coquillage.

AUX PEUXES D'UNE AMANTE,

Admirez ses apais,

Mais, si vous la voyez tendre pure et charmante,

Amusez, n'y touchez pas !

TOUS, prêts.

Bravo ! bravo !

TROIS GRAMMES, parlé.

Voilà ! (Il se sa remue.)

YA-MEIN-HERR.

BÉBÉTE TIF.

O ciel ! quel amoureux amour !

VÉNUS, bas.

Moi ! ce n'est pas ainsi, perfide,

Qu'à Vénus-square ! Je me fureille la cour !

BÉBÉTE.

Aval que je me décide,

Écoutez le numéro deux !

CARLIER, se levant et passant au milieu.

M'y voilà !

BÉBÉTE.

Bou ! tout mieux !

CARTIER, en s'accompagnant sur le harpe.

Air : *Laissez les enfants à leur mère.*

Je chante l'amour du ménage !
L'amour n'est un bon sentiment
Que lorsque le bon cœur partage
Vos plaisirs légitimement.
C'est de trouver sous le toit
Pour former des bonheurs...
De beaucoup d'enfants chers ;
Et, pour aller voir ses amis,
Laissez vos enfants à leur mère,
Laissez les mères au logis. (bis.)

TOUS, parlent.

Bravo ! bravo !

CARTIER, parlant.

Voilà ! (Il va se rasseoir.)

TROIS CHANÇES, se levant.
Et maintenant, Ya-Mein-Jierr, à ton tour
De chanter l'amour !
(Il se rasied. — Ya-Mein-Jierr se lève.)

VÉNEU.

Mais, en duo, l'amour était plus poétique,
Permettez-moi, s'il vous plaît, de chanter la réjouissance.

NOTÉ-GRAYE.

Allez-y !... (Vient et Ya-Mein-Jierr prenant le milieu de la scène,
Ya-Mein-Jierr s'accompagnant sur le harpe, et Vénus sur sa guitare.)

YA-MEIN-JIERR, chantant patoisamment.

Fragment de l'air des *Feuilles mortes*.

L'amour m'a pris mon cœur,
L'amour m'a pris ma vie,
L'amour m'a pris...

VÉNEU, bas.

Air de M. PAUL BLANCHARD.

Il s'a pris, il, il, larlé,
Il s'a pris, bon, bon, larlé !
Il s'a pris, caroucho,
C'est qu'il s'aimait pour de bon !
Ti, il, larlé, bon, bon, larlé ! (bis.)

YA-MEIN-JIERR, à part.

Fragment de la *Forêt*.

Sa voix, sa voix, jadis si chère,
Perte le trouble dans mes sens !
Tâchons que mes choses soient décentes,
Surtout à cause de mon beau-père...

SÉRÉTE, parlant.

Eh bien, et le concours ?

YA-MEIN-JIERR, parlant.

On y va ! on y va !

VÉNEU, avec toute la classe de l'homme, bas à Ya-Mein-Jierr.
Gua !...

Air : *Ah ! dis-moi, danse Marie...*

Gua ! ton cœur me saisisse,
Mon, ta pitié, ton amour !
Te Vénus, ta pitié, chérie,
Que t'as-tu, ma chérie,
Te disant,
Tu m'as promis (bis)
Un femme qui fait des moutons !
C'est-à-dire
M'as-tu !
Père de moi,
Reviens, à mon roi !
Ah ! reviens, ti, il, larlé,
Ah ! reviens, bon, bon, larlé !
Reviens à la maison,
Car je t'aime pour de bon !
Ti, il, larlé, bon, bon, larlé ! (bis.)

TOUS, parlent.

Eh bien, et le concours ?

YA-MEIN-JIERR, parlant.

On y va ! on y va ! l'épreuve du besoin de chanter tra la la !

Air nouveau de M. VICTOR CHAM.

Gais tendresse, beaux tendresse,
Voulez-vous entrer au ménage ?
Chantez l'amour sous le feuillage,
Imitez les petits moineaux.
Fidèle (ter) vive au jour le jour,
Faire une belle pyramide !
Et vive la morale !

Des bêtises de l'avenir ! (bis ensemble.)

(Ya-Mein-Jierr, enthousiasmé, quitte sa harpe et danse un pas-montre avec Vénus.)

Oh !

TOUS, se lavant stupéfiés.

VÉNEU, parlant.

Deuxième couplet !

Même air.

Gais amoureux qu'on veut lier,
Que Capoton soit votre mari !
Mariez-vous... mais, pour marier,
Choisissez le jardin Boillier.
Fidèle (ter) vive au jour le jour,
Faire une belle pyramide !
Eh ! la morale
Des bêtises de l'avenir ! (bis ensemble.)
(Ils se lavent comme ci-dessus.)

TOUS LES AUTRES, menant.
Musique de M. VICTOR CHAM.

Anathème !

Quel bêtise !

Vive ! vive ! (bis.)

Perceuse-lui le nez !

MARTE.

Ah ! c'est horrible !

YA-MEIN-JIERR, à part.

Ah ! qu'avez-vous fait vraiment ?

TOUS, le menant.

Tâche de te défendre !

NOTÉ-GRAYE.

Tout est rompu, mon gendre !

VÉNEU.

Ah ! j'ai retrouvé mon amour !

Mon Ya-Mein-Jierr, je suis à toi !

YA-MEIN-JIERR, le rassurant.

Laissez-moi ! laissez-moi !

TOUS.

Anathème !

Quel bêtise !

Vive ! vive ! (bis.)

Perceuse-lui le nez !

(On ouvre après Ya-Mein-Jierr qui se cache. — Brouhaha général. — Le
sujet de manger tombe sur sa tête.)

TROISIÈME TABLEAU

SCÈNE X.

LE RÉGISSEUR, restant.

Pardon, messieurs, c'est encore moi. Je reviens pour faire
droit à une réclamation qui vient de nous être adressée. Dans
cette œuvre, traitée de l'élément, nous avions cru devoir
supprimer un élément germanique de l'effet le plus
saississant... tellement saississant... que l'an crissail qu'il
ne fût saisi... enfin, veut dire, en termes de cuisine : attrapé
ou empoisonné... Cet élément se composait d'une meute de
chiens... On accuse notre théâtre d'avoir reculé devant la dé-
pense, et, pour vous prouver que ce reproche est injuste,
nous allons vous montrer nos chiens... ils vont se mettre en
marche sur la scène de la marche... La meute passera
sur la scène, et la marche fera passer la meute. (Regardez
à l'orchestre.) Tout le monde est à son poste... Très-bien ! (à la
scène.) Attention, les comédiens de l'avenir !... Parlez ! (à
l'orchestre) Rejoins la marche du Tachérou. — Plein des chiens arrivent en
marchant de chiens de salinchaques et traversent la scène, de gauche à droite,
debout sur leurs pattes de derrière ; ils ont tous un bandoulière de petites
harpes.) Vous voyez, messieurs, que le théâtre des Variétés
s'est rendu d'un spectacle vraiment extraordinaire. Il ose
espérer que vous lui en tiendrez compte... mais vous devez
être impatients de revoir Vénus, que nous avons laissée dans
une position délicate... vous allez assister aux péripéties du
drame. (Aux chiens.) Allez, à c'e niche, les comédiens de l'avenir,
à c'e niche ! (Il met avec les chiens sur sa droite. — La scène
de manger disparaît et laisse voir une forêt. — À droite, un spectacle.)

SCÈNE XI.

VENUS, seule, ensuite HUIT PÉLERINS.

VENUS, apparue comme un arbre.

RÉCITATIF.

Musique arrangée par M. Victor Cadet.

Il m'a quittée, ô désespoir !
 Meure mes pleurs, il m'a dit : « Je te chaste ! »
 Et, cependant, j'espère le revoir !
 Oui, je l'attends à cette place.

Fragment du Chœur.

Dans ce bois solitaire, où tout le monde passe,
 N'entends-je pas marcher dans les taillis vos pas ?

Air : Marche de la Caravane (La Désert, de FÉLICIEN DAVY.)

O ciel ! ce sont des pèlerins,
 Qui s'en vont en pèlerinage.
 Ici, guérisseurs au passage...
 Peut-être toujours amoureux,
 Ya-Mein-Herr est-il avec eux ?
 (Huit pèlerins arrivent par la montagne.)

CHŒUR DES PÉLERINS.

Air : Chœur de la caravane (FÉLICIEN DAVY.)

Allons, marchons,
 Che-ministes,
 Suivons,
 Jusqu'à la fin,
 Notre chemin.
 (Ils se rangent sur une seule ligne.)

VENUS.

RÉCITATIF.

Mais je ne le vois pas... et la douleur m'accable !
 (Aux pèlerins.)

Arrêtez ! dites-moi vos noms.

(Tous les pèlerins corrent leurs robes à tour de rôle, et l'on voit leurs noms inscrits sur leurs poitrines. — La musique continue : piano à l'orchestre.)

VENUS, bas, les noms, parle.

Robert le Diable ! le Prophète ! le comble Ory ! le juif Éliazar !
 Guillaume Tell ! Moïse ! Raoul des Huguenots ! le Trouvère !

RÉCITATIF.

O rage ! ô délire ! ô transport !
 Ils vivent tous... et Ya-Mein-Herr est mort !
 Il est mort ! (bis.)
 Il est mort ! (bis.)

Air : O Richard ! de mon roi !

Ya-Mein-Herr, à mon roi !
 L'univers t'abandonne !
 Sur la terre, il n'est que moi !
 Qui suis fidèle à tes trambons !
 TOUS LES PÉLERINS.
 Respectons sa douleur,
 Retournons-nous en chœur !

REPRISE DU CHŒUR D'ENTRÉE.

Allons, marchons, s/c.
 (Ils sortent par la montagne.)

SCÈNE XII.

VENUS, seule, ensuite YA-MEIN-HERR, puis DÉBÉTY, puis LE RÉGISSEUR, puis VOUS LES PERSONNAGES.

VENUS.

Air de Guillaume Tell.

Ces obscurs, qu'ils ont été proscrire, } bis.
 Je ne les ai pas défendus !
 Ya-Mein-Herr, te m'en as dû mourir !
 De douleur mon cœur se déchire !
 O ciel ! ô ciel ! je ne te verrai plus !...
 (Soliste de musique dramatique à l'orchestre.)

(parlé.) Dieu ! ces accords !... cette douce harmonie !... c'est lui !... (Ya-Mein-Herr paraît, en costume de pèlerin ; il se traîne péniblement, au grand labeur à la main.)

YA-MEIN-HERR, entrant par la gauche, ce pèlerin.

Vénus ! mon idole ! (il jette ses bâtons.)

VENUS.

Toi !... c'est toi !... D'où viens-tu ?

YA-MEIN-HERR.

D'où je viens ?... Je viens de l'Opéra.

VENUS.

Ah ! malheureux, qu'allais-tu faire là ?

YA-MEIN-HERR.

Ne me le demande pas.

DÉBÉTY, entrant vivement par la gauche.

Ah ! Ya-Mein-Herr, mon chéri !

YA-MEIN-HERR.

Bébé !

VENUS.

Ma rivale !

DÉBÉTY, tirant Ya-Mein-Herr par le bras.

Je te pardonne !... Viens !...

VENUS, même jeu.

Non pas, je le garde... il est à moi !...

DÉBÉTY, même jeu.

C'est moi bien !...

VENUS, même jeu.

C'est ma vie !...

YA-MEIN-HERR, chahut des deux côtés.

C'est insupportable !... Mesdames, écoutez !...

LE RÉGISSEUR, se précipitant en scène par la droite et les interrompant.

Mais non, mais non... ça n'est plus ça... le dénouement est changé.

DÉBÉTY, VENUS et YA-MEIN-HERR.

Comment !...

LE RÉGISSEUR.

Si vous étiez venus à la répétition ce matin, vous le sauriez.

YA-MEIN-HERR.

Je déjeunais en ville.

DÉBÉTY.

J'étais au bois.

VENUS.

Moi, mon concierge a oublié de me réveiller.

LE RÉGISSEUR, en public.

Messieurs... les auteurs avaient imaginé ici un dénouement du plus grand effet... Cinq orchestres dans la salle, des flammes de Bengale sur la scène et des illuminations dans tous les couloirs... mais des considérations de haute... économique, ont obligé l'administration à y renoncer... et à se contenter d'un dénouement tout aussi neuf... mais beaucoup plus vieux ! Qu'on apporte les harpes. (Tous les personnages de la pièce. — On apporte une multitude de harpes. — Chaque personnage en prend une. — Tous se rangent sur le devant de la scène et chantent les couplets suivants, en s'accompagnant sur les harpes.)

VADOUVILLE FINAL.

Air : Ronde du milieu Montparnasse (MANGRANT).

LE RÉGISSEUR.

En rang d'olives, rangeons-nous tous ;
 Sur nos harpes, accompagnons-nous, } Bis en chœur pour
 Et saurons, tout bien que mal, } tous les couplets.
 Par un vaudouille final.

TOUS.

Tou la la la la la la... etc.

DÉBÉTY.

Un danseur paris, dit-on.

D' lever le jupon jusqu'au plafond ;

C' est pas le bout qui l'arrête,

C' est l'inspecteur qui s' trouvaient là.

TOUS.

Tou la la la la la la... etc.

TOUS DANSEURS.

Aux Fédérations de l'homme.

Un monsieur enter son bonnet.

A la première, chacun croyait

Qu' c' était le jute qu'il enlevait.

TOUS.

Tou la la la la la la... etc.

CARTON.

J' suis allé voir l'Ang de Menoit.

J' en ai pas dormi de la nuit.

Je s'pousse ma femme, car je la

Prends pour mad'moiselle Més.

TOUS.
Tra la la la la la la...
LE CHASSEUR.
A la Boire, en parl' du Pô.
Et puis en parl' du Merin.
Quel en s'peut plus du Mario,
Qu' r'commence à parler du Pô.

TOUS.
Tra la la la la la la...

VENEZ.
On dit qu' le fameux L'otard,
En Rouss' ne fait pas Boire.
Tous tes spectateurs restent froids...
Ça tient à la température.

TOUS.
Tra la la la la la la...

YA-MEIN-HERR.
La Harpe fut un dérivé,
Critiquant tout avec dédain,
S'il voyait tout's nos harp's en rang,
Dites! que La Harp' serait content!

TOUS.
Tra la la la la la la...
BACHOFF.
Offerkliken ore Saterman,
Kraag rasson ore Saterman.
Vigues Kraam ore Tamberlich,
Musich Kraffion ore Kasserich.

TOUS.
Ya, ya, ya, ya, ya, ya, ya, ya...

VENEZ, au public.

Nous présentons le *Toumhouner*...
Pardonnez-nous de tant *oser*.
Longtemps on méconnaît Weber,
Et Beethoven, et Meyerbeer.
En attendant que Tannhäuser,
En France ait un succès d'auteur,
Messieurs, nous vous prions d'en faire
Un tout petit à Ya-Mein-Herr.

TOUS.
En attendant que Tannhäuser... etc.

77218

FIN.

N.º. d' invent: 20000

20000

UN franc le volume

COLLECTION MICHEL LEVY

Choix de meilleurs ouvrages contemporains

FORMAT GRAND IN-18, IMPRIMERIE SUR BEAU PAPIER JAUNÉ, CONTENANT LA MATIÈRE DE 2 OU 3 VOLUMES IN-8

SE PARAIT EN UN DEUX TROISIÈME TOUS LES MOIS JOURS. — 450 VOLUMES MONT EN VENTE

Les mêmes ouvrages, reliure anglaise (toile), en ajoutant 50 centimes par volume

AUTEUR	vol.	LA GIRONDE A PARIS	vol.	8. ROMAN	vol.	EGÈNE SAND	vol.
André Schœder	1	Le Tour du monde	1	Amour de la Nouvelle	1	Elisabeth de la vie d'Auguste	10
André Schœder	2	Le Tour du monde	2	Les Deux Indes	1	Harpy	1
André Schœder	3	Le Tour du monde	3	LE OT TELLIS	1	Vallée	1
André Schœder	4	Le Tour du monde	4	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	5	Le Tour du monde	5	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	6	Le Tour du monde	6	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	7	Le Tour du monde	7	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	8	Le Tour du monde	8	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	9	Le Tour du monde	9	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	10	Le Tour du monde	10	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	11	Le Tour du monde	11	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	12	Le Tour du monde	12	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	13	Le Tour du monde	13	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	14	Le Tour du monde	14	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	15	Le Tour du monde	15	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	16	Le Tour du monde	16	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	17	Le Tour du monde	17	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	18	Le Tour du monde	18	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	19	Le Tour du monde	19	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	20	Le Tour du monde	20	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	21	Le Tour du monde	21	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	22	Le Tour du monde	22	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	23	Le Tour du monde	23	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	24	Le Tour du monde	24	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	25	Le Tour du monde	25	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	26	Le Tour du monde	26	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	27	Le Tour du monde	27	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	28	Le Tour du monde	28	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	29	Le Tour du monde	29	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	30	Le Tour du monde	30	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	31	Le Tour du monde	31	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	32	Le Tour du monde	32	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	33	Le Tour du monde	33	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	34	Le Tour du monde	34	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	35	Le Tour du monde	35	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	36	Le Tour du monde	36	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	37	Le Tour du monde	37	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	38	Le Tour du monde	38	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	39	Le Tour du monde	39	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	40	Le Tour du monde	40	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	41	Le Tour du monde	41	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	42	Le Tour du monde	42	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	43	Le Tour du monde	43	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	44	Le Tour du monde	44	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	45	Le Tour du monde	45	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	46	Le Tour du monde	46	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	47	Le Tour du monde	47	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	48	Le Tour du monde	48	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	49	Le Tour du monde	49	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	50	Le Tour du monde	50	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	51	Le Tour du monde	51	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	52	Le Tour du monde	52	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	53	Le Tour du monde	53	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	54	Le Tour du monde	54	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	55	Le Tour du monde	55	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	56	Le Tour du monde	56	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	57	Le Tour du monde	57	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	58	Le Tour du monde	58	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	59	Le Tour du monde	59	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	60	Le Tour du monde	60	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	61	Le Tour du monde	61	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	62	Le Tour du monde	62	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	63	Le Tour du monde	63	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	64	Le Tour du monde	64	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	65	Le Tour du monde	65	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	66	Le Tour du monde	66	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	67	Le Tour du monde	67	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	68	Le Tour du monde	68	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	69	Le Tour du monde	69	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	70	Le Tour du monde	70	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	71	Le Tour du monde	71	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	72	Le Tour du monde	72	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	73	Le Tour du monde	73	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	74	Le Tour du monde	74	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	75	Le Tour du monde	75	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	76	Le Tour du monde	76	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	77	Le Tour du monde	77	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	78	Le Tour du monde	78	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	79	Le Tour du monde	79	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	80	Le Tour du monde	80	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	81	Le Tour du monde	81	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	82	Le Tour du monde	82	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	83	Le Tour du monde	83	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	84	Le Tour du monde	84	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	85	Le Tour du monde	85	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	86	Le Tour du monde	86	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	87	Le Tour du monde	87	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	88	Le Tour du monde	88	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	89	Le Tour du monde	89	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	90	Le Tour du monde	90	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	91	Le Tour du monde	91	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	92	Le Tour du monde	92	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	93	Le Tour du monde	93	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	94	Le Tour du monde	94	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	95	Le Tour du monde	95	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	96	Le Tour du monde	96	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	97	Le Tour du monde	97	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	98	Le Tour du monde	98	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	99	Le Tour du monde	99	De la Nouvelle	1	Indes	1
André Schœder	100	Le Tour du monde	100	De la Nouvelle	1	Indes	1